

EDWARD LIPÍŃSKI

Émergence et diffusion des écritures alphabétiques

Abstract

Emergence and Diffusion of Alphabetic Scripts

Writing began when man learned how to refer to particular objects by drawing and numbering them or to communicate his thoughts and feelings by means of visible signs, understandable not only to himself but also to all other persons initiated into the particular system. The relationship between writing and speech was at first very loose, inasmuch as the written message did not correspond to an exact utterance. These signs were pictograms and counting units that could be interpreted by the reader in only one way, but they could be put in words in several different ways and even in several different languages. In later periods, progressive phonetization enabled man to express his ideas in a form which corresponded to the spoken units by means of ideograms, determinatives, and syllabic signs, all developed from the original pictograms. Egyptian hieroglyphs, cuneiform signs, Aegean linear scripts, Chinese writing, and other systems go back to the ideographic/logographic-syllabic writing, which further developed into monosyllabic systems ending either in a vowel, like Japanese and Aegean linear scripts, or in a vowel or consonant, like some forms of cuneiform script, e.g. Hurrian. An important step forward was the creation of an alphabetic script which expresses the single sounds of a language, initially only the consonantal ones, but soon complemented by vocalic indicators as helps in reading the vowels. This Canaanite invention from the mid-second millennium B.C. was based on the Egyptian hieroglyphs and it was inspired by the Old Egyptian use of some monoconsonantal pictorial signs that have become symbols for linguistic elements. This alphabetic script was linear, but its cuneiform imitation appeared soon at Ugarit and lasted until the mid-twelfth century B.C. Its linear form assumed two different shapes, known as “Phoenician” and “South-Arabian”. The first one spread first in the Levant and was borrowed to write Aramaic, Hebrew, Ammonite, Moabite, Edomite, also Palaeo-Phrygian and Greek. The second one was used in the present-day Yemen and

was adopted also to write the pre-Islamic North-Arabian languages and Ethiopian. From the Semites, most likely from the Arameans, the Greeks and the Phrygians learned the use of vowel marks and consequently developed their own alphabets with distinct vowel signs. In Ethiopic and in the Indic writing systems developed from Aramaic, vowels are indicated by diacritical marks attached to the sign or by internal modification. In Aramaic, Hebrew, and Arabic, which adopted the Aramaic script of the Nabataeans, vowels are indicated from the early Middle Age also by separate diacritical marks, written above, below or in the middle of the sign. The Canaanite alphabet has reached to the farthest corners of the earth, but the basic principles of writing have not changed. All the alphabets throughout the world, different as they may be in outer form, use the principles first and last established in Semitic writing.

L'écriture alphabétique est l'aboutissement d'un long processus dont est née d'abord l'écriture pictographique. C'est l'objet de la première partie du présent travail de synthèse. La deuxième partie vise à expliquer la naissance de l'écriture alphabétique à partir des pictogrammes égyptiens, tandis que la troisième présente les adaptations cunéiformes de l'alphabet linéaire. Celui-ci est attesté sous deux formes caractérisées par un ordre différent des lettres. L'abécédaire dit «sud-arabique» fait l'objet de la quatrième partie de l'étude, tandis que la cinquième est consacrée à la diffusion et à évolution de l'abécédaire «phénicien». Les trois types de l'écriture phénicienne, à savoir monumentale, calligraphique et cursive, sont décrits dans la sixième partie, tandis que la septième présente des signes alphabétiques additionnels et quelques formes d'écriture dont l'origine est partiellement différente ou mixte.

I. Naissance de l'écriture

Les documents écrits placent l'étude des civilisations du Proche-Orient ancien à un niveau différent de celui de la recherche portant sur les cultures «muettes» de l'Antiquité¹. La naissance de l'écriture fut en effet une vraie «révolution» culturelle². On relève les

¹ Abréviations utilisées dans l'article:

BASOR: "Bulletin of the American Schools of Oriental Research".

BiOr: "Bibliotheca Orientalis".

CIS: *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, Paris 1881 ss.

JSS: "Journal of Semitic Studies".

KAI: H. Donner et W. Röllig, *Kanaanäische und aramäische Inschriften*, Wiesbaden 1962–64 (3^e éd., 1971–76).

OBO: *Orbis Biblicus et Orientalis*.

RLA: *Reallexikon der Assyriologie und vordersasiatischen Archäologie*.

TSSI I-III: J.C.L. Gibson, *Textbook of Syrian Semitic Inscriptions I-III*, Oxford 1973–82.

² P. Amiet, *La naissance de l'écriture ou la vraie 'révolution'*, "Revue Biblique" 97 (1990), pp. 525–541.

toutes premières apparitions de l'écriture en Égypte³. La palette de Narmer⁴, dont le règne remonte à la période de Naqada III, vers 3100–3000 av.n.è.⁵, était considérée comme un des plus anciens témoignages de l'usage de l'écriture hiéroglyphique. La découverte de nombreuses inscriptions de caractère économique et administratif à Abydos (Umm el-Qaab), dans la tombe royale U-j datée vers 3200 d'après les indications calibrées du radiocarbone, atteste l'existence d'un système développé d'écriture hiéroglyphique cent cinquante ans avant Narmer (*fig. 1* et 2) et permet d'attribuer une valeur phonétique aux pictogrammes apparaissant dès 3400 av.n.è. (Naqada II) sur des vases, des plaquettes d'argile ou de pierre, des fragments de poterie et dans des impressions sigillaires⁶. Un problème plus délicat, que l'on s'abstiendra d'aborder ici, concerne l'imitation de certains signes proto-cunéiformes sur les plus anciens sceaux-cylindres égyptiens de l'époque de Naqada II⁷. Les graphes de la tombe U-j nous serviront d'exemples.

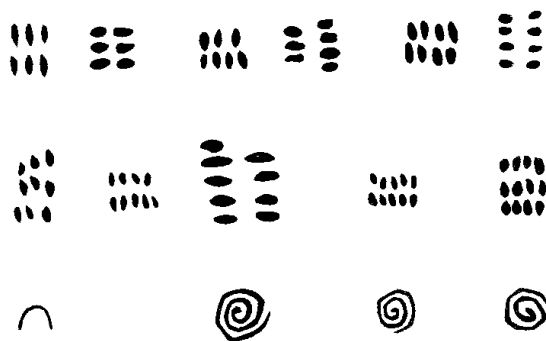


Fig. 1. Signes numériques sur les vases de la tombe U-j d'Umm el-Qaab (G. Dreyer)

Les traits horizontaux ou verticaux des signes numériques de la *fig. 1* représentent les unités, respectivement «6», «7», «8», «9», «10», «12». Les spirales ont apparemment la valeur «100», puisqu'on n'employait pas, semble-t-il, de symbole particulier pour désigner la dizaine, à moins que le petit arc n'ait précisément la valeur «10». En tout cas, la tombe U-j n'a pas livré de valeur numérique entre «12» et «100». Cela tient probablement à la nature des matières comptées. La valeur des proto-hiéroglyphes de la

³ L.D. Morenz, *Bild-Buchstaben und symbolische Zeichen. Die Herausbildung der Schrift in der hohen Kultur Altägyptens* (OBO 205), Fribourg-Göttingen 2004.

⁴ J.B. Pritchard, *The Ancient Near East in Pictures Relating to the Old Testament*, 2^e éd., Princeton 1968, fig. 296–297.

⁵ F. Hassan, *Radiocarbon Chronology of Neolithic and Predynastic Sites in Upper Egypt and the Delta*, "The African Archaeological Review" 3 (1985), pp. 107–110.

⁶ G. Dreyer, *Umm el-Qaab I. Das prädynastische Königsggrab U-j und seine frühen Schriftzeugnisse* (Archäologische Veröffentlichungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Abteilung Kairo, 86), Mainz a/R 1998. Les plaquettes devaient être attachées à des sacs avec des denrées périssables.

⁷ J.A. Hill, *Cylinder Seal Glyptic in Predynastic Egypt and Neighboring Regions* (BAR International Series 1223), Oxford 2004.

fig. 2, qui ne sont pas de simples symboles, doit correspondre à celle des hiéroglyphes plus tardifs. Par exemple, le faucon (Horus) sur un rectangle hachuré (š) désigne la résidence royale (2^e ligne à droite).

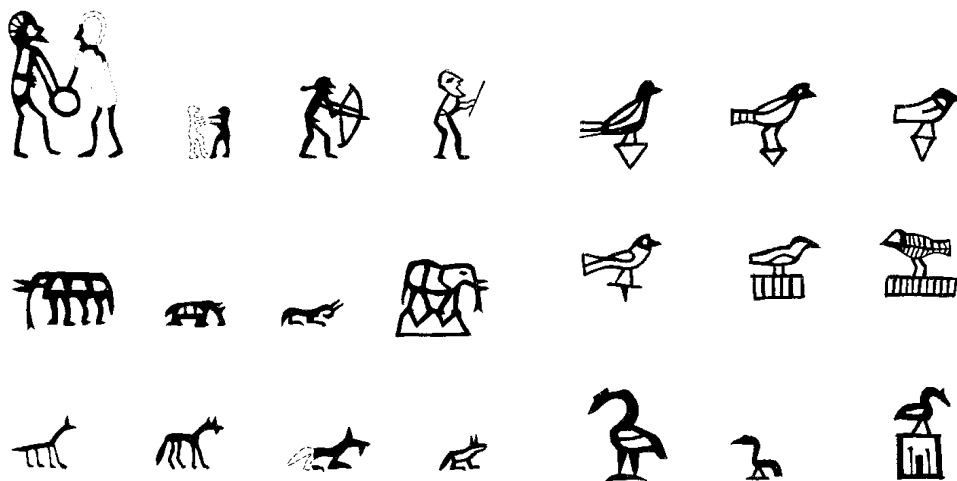


Fig. 2. Spécimens de proto-hiéroglyphes sur les vases de la tombe U-j d'Umm el-Qaab (G. Dreyer)

L'emploi de l'écriture en Mésopotamie n'est attesté que vers 3000 av.n.è. Certes, on a attiré l'attention sur les trouvailles du site de Jerf el-Ahmar, situé sur la rive gauche de la grande boucle de l'Euphrate. Les fouilles y ont révélé une occupation homogène de la fin du dixième millénaire, en date calibrée fournie par le radiocarbone⁸, et le site a notamment livré des plaquettes en pierre, dont une est gravée d'une série de signes corniformes⁹ à laquelle on pourrait attribuer, à première vue, une valeur numérique. Cependant, ces plaquettes sont très usées sur leur bord, ce qui paraît témoigner d'une manipulation prolongée et suggère un usage magique. Il ne semble donc pas que l'on puisse les assimiler aux tablettes «numériques» qui font leur apparition vers 3000 av.n.è. en Mésopotamie du Sud et en Élam¹⁰. Celles-ci étaient précédées de jetons en argile, dotés d'une valeur numérique¹¹, mais ne menant pas droit à l'écriture. Les procédés mnémotechniques de comptabilité, tels qu'une sacoche avec des cailloux correspondant au nombre de têtes

⁸ D. Stordeur, *Jerf el Ahmar et l'horizon P. P. N. A. en Haute Mésopotamie: X^e-IX^e millénaire avant J.-C.*, dans M. Lebeau (éd.), *Subartu IV/1*, Turnhout, 1998, pp. 13-29.

⁹ D. Stordeur, *Plaquettes en pierre gravées de Jerf el-Ahmar*, dans *En Syrie, aux origines de l'écriture*, Turnhout 1997, p. 187.

¹⁰ R. Matthews, *L'émergence de l'écriture au Proche-Orient*, dans *En Syrie, aux origines de l'écriture*, Turnhout 1997, pp. 13-19.

¹¹ D. Schmandt-Besserat, *Before Writing I-II*, Austin 1992.

de bétail sous la garde d'un pâtre, sont connus universellement, mais n'ont pas mené automatiquement à la création de l'écriture. Même le quipo des Incas péruviens n'y a pas abouti, bien que sa cordelette à nœuds ait servi non seulement à établir des comptes, mais aussi à fixer les souvenirs de certaines données en fonction de la longueur et de la couleur de la cordelette. Pour aboutir à l'écriture, il fallait encore l'ingéniosité d'un esprit qui juxtaposât sur un support visible des données numériques et des images qui éveillaient des idées précises dans une communauté déterminée. Ce fut le rôle des tablettes « numériques », écrites sur un support de glaise, les nombres requérant, dès le prime abord, l'usage de pictogrammes ou logogrammes qui indiqueraient la nature des matières comptées, tant en Mésopotamie¹² qu'en Élam¹³. Des systèmes de pictogrammes, employés aussi comme phonogrammes et éventuellement comme déterminatifs, ainsi que des symboles chiffrés concourent dès lors à créer des ensembles de représentations significatives. Leur invention en Mésopotamie est communément attribuée aux Sumériens.

Une opinion différente est défendue par J.J. Glassner¹⁴, qui ne croit pas à l'influence des jetons d'argile et des pictogrammes, tandis que l'audacieuse théorie de G. Whittaker rattache les plus anciens logogrammes à un idiome indo-européen, qu'il nomme « euphratique ». Les Sumériens auraient adopté son système d'écriture en l'adaptant aux besoins de leur propre langue¹⁵.

Quant à l'écriture des quelque 3000 inscriptions sigillaires¹⁶ de la Vallée de l'Indus, trouvées à Mohenjo Daro, Harappa et d'autres sites (Pakistan)¹⁷, elle n'est toujours pas déchiffrée. Elle ne dépend pas de la tradition mésopotamienne, bien qu'une trentaine de sceaux aient été recueillis sur les chantiers de l'Iraq méridional et qu'un sceau du groupe de Dilmoun (Bahrain et Al-Hasa) ait été trouvé sur un site indien, démontrant l'existence de communication entre l'Indus et le Golfe Persique. Ces trouvailles assurent néanmoins

¹² D. Silvestri, L. Tonelli et V. Valeri, *Testi e segni di Uruk IV (analisi sintattiche)*, Napoli 1985; H.W. Green et H.-J. Nissen, *Zeichenliste der archaischen Texte aus Uruk* (Ausgrabungen der Deutschen Forschungsgemeinschaft in Uruk-Warka 11 = Archaische Texte aus Uruk 2), Berlin 1987, avec la recension de P. Steinkeller, *BiOr* 52 (1995), col. 689–713; K. Szarzyńska, *Sumerica. Prace sumeroznawcze* (Philologia Orientalis 3), Warszawa 1997; H.-J. Nissen, *L'invention de l'écriture cunéiforme: les tablettes archaïques d'Uruk*, dans *En Syrie, aux origines de l'écriture*, Turnhout 1997, pp. 21–31.

¹³ F. Vallat, *The Most Ancient Scripts of Iran: The Current Situation*, "World Archaeology" 17 (1986), pp. 335–347; P. Damerov et R.K. Englund, *The Proto-Elamite Texts from Tepe Yahya* (American School of Prehistoric Research Bulletin 39), Cambridge Mass. 1989.

¹⁴ J.J. Glassner, *Écrire à Sumer*, Paris 2000.

¹⁵ G. Whittaker, *Cunéiforme et hiéroglyphes*, dans D. Borchers, F. Kammerzell et S. Weninger (éds), *Hieroglyphen, Alphabete, Schriftreformen*, Göttingen 2001.

¹⁶ Sans compter les graffiti sur des fragments de poterie antérieurs à la civilisation de Harappa: B.B. Lal, *The Indus Script: Some Observations Based on Archaeology*, "Journal of the Royal Asiatic Society" 1975, pp. 173–177, pl. I–IV.

¹⁷ J.P. Joshi et A. Parpola, *Corpus of Indus Seals and Inscriptions I. Collections in India* (AASF, ser. B, 239), Helsinki 1967; A. Parpola, *Tasks, Methods and Results in the Study of the Indus Script*, "Journal of the Royal Asiatic Society" 1975, pp. 178–209; D.O. Edzard, *Indusschrift aus der Sicht des Assyriologen*, "Zeitschrift für Assyriologie" 80 (1990), pp. 124–134. Cf. U. Franke-Vogt, *Mohenjo-Daro*, dans *RLA VIII*, Berlin 1993–97, pp. 338–344, avec une riche bibliographie.

des synchronismes précieux et rejoignent d'autres arguments archéologiques qui invitent à dater les sceaux de la Vallée de l'Indus au plus tard vers 2000 av.n.è. (fig. 3).

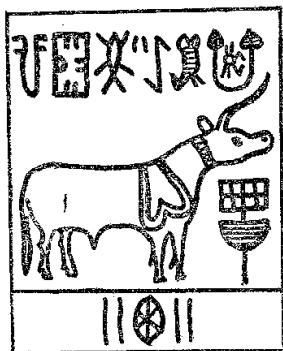


Fig. 3. Sceau de la vallée de l'Indus (Musée de Harappa, n° 13751)

L'Égée n'a fait son entrée dans l'histoire avec le prototype pictographique du Linéaire A qu'au XVIII^e siècle av.n.è.¹⁸ Comme en Égypte et en Mésopotamie, c'est l'économie et l'administration qui paraissent susciter l'usage de l'écriture. En effet, une des plus anciennes tablettes, trouvée à Phaistos (Crète), semble mentionner des quantités diverses de froment, d'orge, d'olives et d'huile¹⁹ (fig. 4). Trois types d'écriture crétoise se succèdent dans le temps : l'écriture minoenne pictographique, le Linéaire A, encore non déchiffré, enfin le Linéaire B, qui remplace le Linéaire A vers 1450²⁰ et note le dialecte grec dit «mycénien».



Fig. 4. Tablette en Linéaire A, Musée d'Héraclion (Crète)

Le syllabaire pictographique du disque de Phaistos, couvert de part et d'autre de signes soigneusement imprimés, est étranger au Linéaire A et B. Il cache vraisemblablement une autre langue et est généralement daté vers 1600 av.n.è. (fig. 5).

¹⁸ G. Neumann, *Linear A*, dans H. Cancik et H. Schneider (éds), *Der Neue Pauly* VII, Stuttgart-Weimar 1999, pp. 243–244.

¹⁹ J. Chadwick, *Introduction to the Problems of 'Minoan Linear A'*, "Journal of the Royal Asiatic Society 1975", pp. 143–147.

²⁰ J. Bennet, *Now you see it; now you don't! The Disappearance of the Linear A Script on Crete*, dans J. Baines, J. Bennet et S. Houston (éds), *The Disappearance of Writing Systems. Perspectives on Literacy and Communication*, London 2008, pp. 1–29.



Fig. 5. Disque de Phaistos. Musée d'Héraclion (Crète)

Depuis 1952, on peut lire les textes en Linéaire B grâce au déchiffrement de M. Ventris. À côté de syllabogrammes, le Linéaire B comporte aussi des idéogrammes utilisés avec des chiffres pour indiquer les articles enregistrés. Il note le grec « mycénien » du Bronze Récent, attesté à Cnossos, Mycènes, Pylos et Thèbes (Béotie) (fig. 6)²¹.

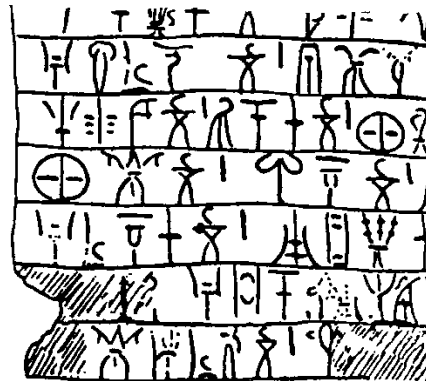


Fig. 6. Tablette inscrite en Linéaire B

L'écriture du Linéaire B servait à l'administration économique des palais, dont l'incendie a durci les tablettes d'argile, les conservant jusqu'à nos jours. L'usage de cette écriture n'est pas attesté en dehors des milieux palatiaux. Il semble donc qu'elle n'était connue que des seuls employés des centres administratifs. Il est dès lors compréhensible

²¹ J. Chadwick, *Documents in Mycenaean Greek*, 2^e éd., Cambridge 1973. Voir à présent: Y. Duhoux et A. Morpurgo Davies (éds), *A Companion to Linear B. Mycenaean Texts and Their World I* (Bibliothèque des Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain 120), Leuven 2008.

que les Mycéniens émigrés vers l'Anatolie, Chypre ou Canaan ne connaissaient pas l'usage pratique de cet art d'écrire.

L'écriture syllabique chypro-minoenne, utilisée à Chypre à l'époque du Bronze Récent, est apparentée d'une part à l'écriture minoenne de Crète, d'autre part à l'écriture syllabique chypriote, employée à Chypre depuis le VII^e siècle jusqu'à la fin du III^e siècle av.n.è. L'écriture chypro-minoenne est attestée du XVI^e au XI^e siècle av.n.è. à Chypre même et dans les ports levantins visités par les marchands chypriotes. On la rencontre même sur l'une des faces d'une amulette trouvée à Cupra Marittima (Italie), dont l'autre face porte une inscription hiéroglyphique²². Cette écriture note très probablement la langue qui était parlée par les Chypriotes autochtones et qui n'appartenait ni à l'indo-européen ni au sémitique. L'éteo-chypriote des inscriptions syllabiques d'Amathonte est sans doute issu de ce parler indigène de Chypre de l'époque du Bronze. On n'a pas encore réussi à en déterminer la langue, bien que nombre de signes se retrouvent en Linéaire B, notamment des idéogrammes (fig. 7).

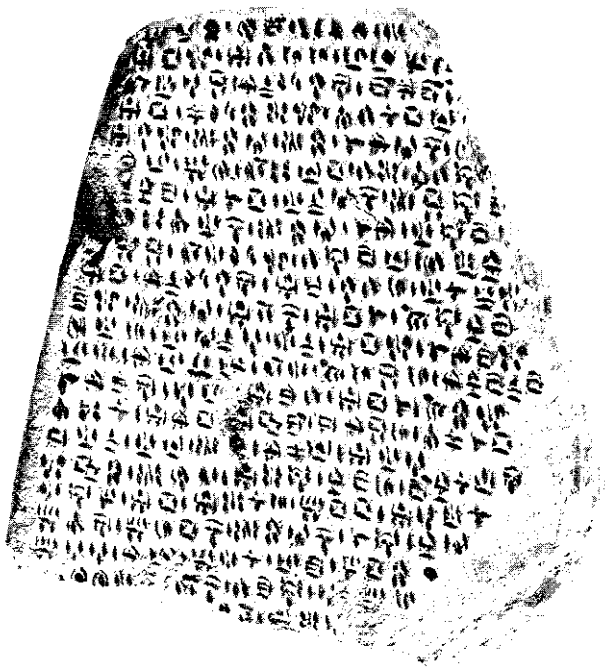


Fig. 7. Tablette d'argile d'Enkomi (Chypre), inscrite en syllabaire chypro-minoen et datant de c. 1200 av.n.è.²³

²² G. Capriotti Vittozzi et G. Garbini, *Un amuleto egizio-filisteo da Cupra Marittima*, "Atti della Accademia Nazionale dei Lincei. Rendiconti della Classe di Scienze morali, storiche e filologiche", sér. IX, 11 (2000), pp. 529–541. L'idée que l'inscription est philistine relève de la pure fantaisie.

²³ V. Karageorghis, *Treasures in the Cyprus Museum*, Nicosia 1962, pl. XX. E. Sittig, *Hellenische Urkunden des 2. vorchr. Jahrtausends von Cypern*, "La Nouvelle Clio" 6 (1954), pp. 470–490, et H.D. Ephron,

Les marchands chypriotes du Bronze Récent se sont servi du chyro-minoen au cours de leurs voyages le long des côtes levantines. Plusieurs tablettes ont été trouvées à Ugarit et des signes chyro-minoens apparaissent souvent sur des jarres que les navigateurs chypriotes embarquaient lors de leurs escales ou gardaient dans leurs comptoirs²⁴. Neuf signes sont même lisibles sur le fragment d'un pithos du XI^e siècle, trouvé à Ascalon²⁵. Par ailleurs, deux sceaux chyro-minoens du XI^e siècle av.n.è. sont venus au jour à Ashdod²⁶. Ces inscriptions ne sont évidemment pas écrites en philistin, dialecte indo-européen, apparenté au grec et caractérisé par des traits phonétiques anatoliens, comme les alternances *l/t*, *k/g*. Il serait donc inapproprié de les qualifier de «philistines». Sur le sceau figuré ci-dessous (fig. 8) des traits divisent l'espace en trois registres, dont deux contiennent des syllabogrammes gravés en négatif.



Fig. 8. Sceau chyro-minoen d'Ashdod (IDAM)

En Chine, l'écriture proprement dite n'apparaît que sous la dynastie des Shang, vers 1200–1045 av.n.è.²⁷, à moins qu'on ne veuille tenir compte des signes tracés dès le quatrième millénaire sur les céramiques néolithiques de Banpo, dans la province de

The Jêson Tablet of Enkomi, "Harvard Studies in Classical Philology" 65 (1961), pp. 39–107, ont tenté d'interpréter ce texte comme grec, mais ces essais n'ont pas gagné l'assentiment des spécialistes.

²⁴ A. Yasur-Landau et Y. Goren, *A Cypro-Minoan Potmark from Aphek*, "Tel Aviv" 31 (2004), pp. 22–31, avec références ultérieures.

²⁵ F.M. Cross et L.E. Stager, *Cypro-Minoan Inscriptions Found in Ashkelon*, "Israel Exploration Journal" 56 (2006), pp. 129–159 (voir pp. 131–134). Il va de soi que les signes chyro-minoens incisés ou peints sur des jarres de fabrication locale ne peuvent être dissociés de la céramique chypriote, trouvée sur les mêmes sites.

²⁶ T. et M. Dothan, *People of the Sea. The Search for the Philistines*, New York 1992, pl. 10 et 11.

²⁷ W.G. Boltz, *The Origin and Early Development of the Chinese Writing System* (AOS 78), New Haven 1994; cf. D.E. Keightley, *Sources of Shang History: The Oracle-Bone Inscriptions of Bronze Age China*,

Shaanxi (Chan-Si) : ce sont des repères mnémotechniques ou chiffrés, voire de simples marques de potier. On a voulu établir quelque rapport entre l'écriture chinoise et celle des langues précolombiennes d'Amérique. Seulement deux langues amérindiennes étaient écrites : le maya et l'aztèque. Elles se servaient d'une écriture idéographique, attestée par un certain nombre d'inscriptions et quelques manuscrits. Ces écritures, développées indépendamment des systèmes de l'Orient, sont composées de glyphes et de déterminatifs phonétiques qui précisent le nom de l'objet figuré. On a déchiffré le système numérique et le calendrier²⁸.

Vers l'époque même où un système de notation intelligible se manifeste aux Indes, en Égée et à Chypre, puis en Chine sous les Shang, de nouveaux types d'écriture font leur apparition aux extrémités occidentales de l'Asie.

Les fouilles de Byblos, site antique du Liban, ont livré, à partir de 1929, treize inscriptions gravées sur des stèles de pierre, ainsi que des tablettes et des spatules de bronze, dans une écriture qui comporterait 120 signes, qualifiés conventionnellement de «pseudo-hiéroglyphes giblites» (*fig. 9*)²⁹. On pourrait y ajouter des objets de céramique marqués aux signes de la même écriture. Ces signes, dont certains paraissent dériver des hiéroglyphes égyptiens ou, plutôt, des signes hiératiques³⁰, doivent représenter un syllabaire, enrichi peut-être de déterminatifs. Presque toutes les inscriptions sur pierre ou sur bronze ont été trouvées en dehors de leur contexte original, mais une spatule proviendrait d'une couche de la XII^e dynastie égyptienne, dont le fouilleur M. Dunand avait conclu d'abord que cette écriture est entrée en usage au début du Bronze Moyen, au plus tard au XVIII^e siècle av.n.è. Par la suite, reconnaissant les lacunes et les incertitudes du contexte archéologique, il fut enclin à placer ces documents entre la XII^e et la XVII^e dynasties égyptiennes, c'est-à-dire, en gros, entre 1750 et 1550 av.n.è. Il est probable qu'ils remontent, au plus tôt, au XVI^e siècle av.n.è.

Berkeley-Los Angeles 1978; idem, *Sources of Shang History: Two Major Oracle-Bone Collections Published in the People's Republic of China*, "Journal of the American Oriental Society" 110 (1990), pp. 39–59.

²⁸ J.E. Thompson, *Maya Hieroglyphic Writing. Introduction*, Washington 1950; D.H. Kelley, *Deciphering the Maya Script*, Austin 1976; M. Thouvenot, *L'écriture aztèque, rapport entre langue et écriture*, "Dossiers d'Archéologie" 260 (2001), pp. 32–35.

²⁹ M. Dunand, *Byblia grammata. Documents et recherches sur le développement de l'écriture* (Études et documents d'archéologie 2), Beyrouth 1945, pp. 71–138; idem, *Nouvelles inscriptions pseudo-hiéroglyphiques découvertes à Byblos*, "Bulletin du Musée de Beyrouth" 30 (1978 [1981]), pp. 51–59.

³⁰ G. Posener, *Sur les inscriptions pseudo-hiéroglyphiques de Byblos*, "Mélanges de l'Université Saint-Joseph" 45 (1969), pp. 225–239. L'origine hiéroglyphique ou hiératique de certains signes explique leur ressemblance occasionnelle à quelques lettres proto-cananéennes. Elle ne justifie nullement l'hypothèse de l'emploi des pseudo-hiéroglyphes giblites jusqu'aux environs de 900 av.n.è., comme le propose B. Sass, *The Alphabet at the Turn of the Millennium*, Tel Aviv 2005, pp. 54, 60 (n. 88), 78. Cette idée vient peut-être de la prétendue découverte de traces de pseudo-hiéroglyphes sous les inscriptions archaïques de Byblos: M. Martin, *A Preliminary Report after Re-Examination of the Byblian Inscriptions*, "Orientalia" 30 (1961), pp. 46–78.

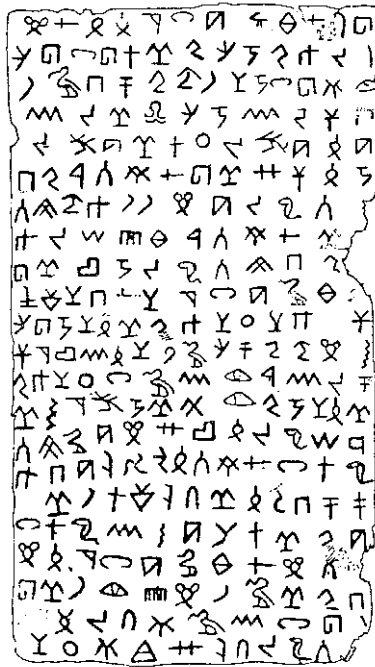


Fig. 9. Inscription pseudo-hiéroglyphique de Byblos

Malgré les efforts de É. Dhorme³¹ et de G.E. Mendenhall³², cette écriture est considérée comme non déchiffrée³³. Le travail de B.Z. Szatek³⁴ ne pouvait guère aboutir à des résultats satisfaisants du point de vue sémitique, tandis que la méthode et les résultats de l'article de F.C. Woudhuizen³⁵ relèvent du même genre d'entreprise que le déchiffrement du disque de Phaistos et du Linéaire A par J.G.P. Best³⁶. Les études de

³¹ É. Dhorme, *Déchiffrement des inscriptions pseudo-hiéroglyphiques de Byblos*, "Syria" 25 (1946-48), pp. 1-35; idem, *Les textes pseudo-hiéroglyphiques de Byblos*, "Revue d'Assyriologie" 44 (1950), pp. 193-194 = *Recueil Édouard Dhorme*, Paris 1951, pp. 527-529.

³² G.E. Mendenhall, *The Syllabic Inscriptions from Byblos*, Beirut 1985.

³³ M. Sznycer, *Les inscriptions pseudo-hiéroglyphiques de Byblos*, dans J. Leclant (éd.), *Le déchiffrement des écritures et des langues* (Colloque du 29^e Congrès International des Orientalistes), Paris 1975, pp. 75-84; W. Röllig, compte rendu de l'ouvrage de G.E. Mendenhall, "Orientalistische Literaturzeitung" 83 (1988), col. 573-576.

³⁴ B.Z. Szatek, *The Proto-Byblian Inscriptions in the Light of Heuristics and Cryptology*, Szczecin 2001.

³⁵ F.C. Woudhuizen, *On the Byblos Script*, «Ugarit-Forschungen» 39 (2007) [2008], pp. 689-756.

³⁶ J.G.P. Best, *Some Preliminary Remarks on the Decipherment of Linear A*, Amsterdam 1972; J.G.P. Best et F.C. Woudhuizen, *Ancient Scripts of Crete and Cyprus* (Publications of the Henri Frankfort Foundation 9), Leiden 1988; idem, *Lost Languages from the Mediterranean* (Publications of the Henri Frankfort Foundation 10), Leiden 1989. Les grammaires comparées des langues sémitiques s'abstiennent de discuter ces hypothèses.

Colless³⁷ semblent toutefois marquer un progrès. Elles réduisent à une soixantaine le nombre de signes de base, représentés parfois par des variantes, et parviennent à déchiffrer, d'une manière cohérente, un certain nombre de vocables sémitiques. Il s'agirait donc d'un syllabaire dont les signes auraient en principe la valeur d'une syllabe ouverte commençant par une consonne et comportant une des voyelles *a, i, u*, comme le *'aleph* de l'alphabet ugaritique. Malgré le doute exprimé en son temps par R. de Vaux³⁸, cette écriture transcrirait donc un idiome sémitique.

Cependant, l'inscription du sceau en or de Megiddo, trouvé dans une tombe où se mêlaient des pièces du Bronze Moyen II et du Bronze Récent II³⁹, pourrait être égyptienne, si l'on suit le déchiffrement de Colless : on y lirait alors *nu hu-ta-mu / šu-ša ma-ga-du²-da²⁴⁰*, «Ceci (*n3*)⁴¹ est le sceau (*htm*) du scribe (*sš*) de Megiddo» (fig. 10).



Fig. 10. Sceau en or de Megiddo

En tout cas, le sceau doit remonter au Bronze Moyen II et son inscription, si elle est «pseudo-hiéroglyphique», a probablement été gravée à Byblos vers le XVI^e siècle. Son attribution au Bronze Récent II repose sur des indices fort précaires⁴², dont quelques auteurs ont tiré des conclusions hâtives et erronées. Mis à part le cas problématique du sceau de Megiddo, le contexte historique et archéologique des «pseudo-hiéroglyphes gibilites» permet de supposer, jusqu'à preuve du contraire, que cette écriture servait à noter une langue ouest-sémitique, dont le dialecte phénicien de Byblos est peut-être issu.

Cette écriture n'eut pas de lendemain, mais elle témoigne d'un effort de la pensée cananéenne, désireuse de s'équiper d'un instrument de communication écrite qui soit distinct des hiéroglyphes égyptiens, des signes cunéiformes mésopotamiens et du syllabaire du Linéaire A et du Linéaire B, employé pour noter le grec mycénien. Cet effort aboutira au milieu du deuxième millénaire, probablement dès 1600 av.n.è., à la création d'un système

³⁷ B.E. Colless, *The Byblos Syllabary and the Proto-Alphabet*, "Abr-Nahrain" 30 (1992), pp. 15–62; idem, *The Syllabic Inscriptions of Byblos: Texts C and A*, "Abr-Nahrain" 32 (1994), pp. 59–79; idem, *The Syllabic Inscriptions of Byblos: Texts B, E, F, I, K*, "Abr-Nahrain" 33 (1995), pp. 17–29; idem, *The Syllabic Inscriptions of Byblos: Miscellaneous Texts*, "Abr-Nahrain" 34 (1996–97), pp. 42–57.

³⁸ R. de Vaux, compte rendu de l'ouvrage de M. Dunand dans "Revue Biblique" 53 (1946), p. 463.

³⁹ R.M. Engberg, dans P.L.O. Guy (éd.), *Megiddo Tombs* (OIP 33), Chicago 1938, pp. 173–176, fig. 177.

⁴⁰ B.E. Colless, *art. cit.* (n. 37), "Abr-Nahrain" 34 (1996–97), p. 46.

⁴¹ A. Gardiner, *Egyptian Grammar*, 3^e éd., Oxford 1957, p. 86, § 111.

⁴² L.-H. Vincent, compte rendu de l'ouvrage de P.L.O. Guy dans "Revue Biblique" 49 (1940), p. 133.

nouveau d'écriture, l'alphabet consonantique, duquel proviennent, en fin de compte, tous les alphabets actuellement employés⁴³.

II. Origines de l'écriture alphabétique linéaire

L'état présent de la documentation indique que l'invention de l'écriture alphabétique linéaire a eu lieu en Canaan, zone d'influence égyptienne. Ce dut être l'œuvre individuelle ou collective de personnes qui, stimulées par la nécessité pratique du commerce ou de l'administration, et bien au fait des diverses écritures usitées alors dans l'Orient méditerranéen, résolurent de créer une écriture beaucoup plus simple. Ainsi que l'a fort bien noté R. Dussaud, la difficulté «ne consistait pas dans le choix d'un système de signes, mais dans l'ingéniosité qu'il a fallu déployer pour démêler les sons simples du langage représentant les diverses articulations consonantiques, autrement dit pour donner à un signe graphique, plus ou moins banal, la valeur d'une lettre»⁴⁴. Vu les contacts de Canaan avec l'Égypte, cette invention géniale a probablement tiré son inspiration des hiéroglyphes utilisés pour la valeur phonétique de ce qu'ils représentent, non pour leur sens. En effet, parmi les phonogrammes hiéroglyphiques, on distingue un groupe de vingt-quatre signes qui comportent une seule consonne et sont appelés «alphabétiques» (fig. 11).

Dès la fin du III^e ou le début du II^e millénaire av.n.è. les Égyptiens étaient arrivés à déterminer un certain nombre de sons fondamentaux de leur langue et à les noter par des signes graphiques représentant exclusivement des consonnes. L'«alphabet» ainsi créé leur permettait d'écrire tant bien que mal les mots qui manquent de figure hiéroglyphique propre, notamment les substantifs abstraits et les noms propres, surtout étrangers, d'indiquer la lecture des idéogrammes et de préciser la prononciation des signes phonétiques à valeurs multiples. Il est malaisé de dire comment les Égyptiens ont établi leur liste de phonèmes consonantiques, mais c'est une extraordinaire donnée de fait. L'usage de ces signes était limité, mais on s'en servait dès le XIX^e siècle av.n.è., selon le principe du rebus, pour

⁴³ G.R. Driver, *Semitic Writing*, 3^e éd., London 1973; M. Sznycer, *L'origine de l'alphabet sémitique*, dans *L'espace et la lettre. Écritures. Typographie* (Cahiers Jussieu 3), Paris 1977, pp. 79–133; J. Naveh, *Early History of the Alphabet. An Introduction to West Semitic Epigraphy and Palaeography*, Jerusalem 1982; A.G. Lundin, *О происхождении алфавита*, “Vestnik Drevney Istorii” 1982-2, pp. 17–28; idem, *L'origine de l'alphabet*, “Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain” 11/1-2 (1985), pp. 173–202; M.G. Amadasi Guzzo, *Scrittura alfabetica*, Roma 1987; E. Lipiński, *Les Phéniciens et l'alphabet*, “Oriens Antiquus” 27 (1988), pp. 231–260, pl. VIII–IX; B. Sass, *The Genesis of the Alphabet and Its Development in the Second Millennium B.C.* (Ägypten und Altes Testament 13), Wiesbaden 1988, pp. 157–168; M. Dietrich et O. Loretz, *Die Keilalphabet. Die phönizisch-kanaanäischen und altarabischen Alphabete in Ugarit* (ALASP 1), Münster 1988; B. Sass, *Studia Alphabetica. On the Origin and Early History of the Northwest Semitic, South Semitic and Greek Alphabets* (OBO 102), Freiburg-Göttingen 1991; idem, *The Alphabet at the Turn of the Millennium*, Tel Aviv 2005.

⁴⁴ R. Dussaud cité par R. Savignac dans “Revue Biblique” 47 (1938), p. 263.

Hiéroglyphe	Trans- littération	Objet représenté
	i	vautour
	z	roseau fleuri
	y	{(1) roseaux fleuris {(2) traits obliques
	r	avant-bras
	w	petite caille
	b	pied
	p	siège cubique
	f	vipère cornue
	m	chouette
	n	filet d'eau
	r	bouche
	h	cour de maison
	h	écheveau de fibres
	p	placenta (?)
	h	pis et queue
	s	{(1) verrou {(2) étoffe pliée
	s	pièce d'eau
	h	pente
	h	corbeille à anse
	g	support de vase
	t	galette de pain
	l	corde, longe
	d	main
	d	serpent

Fig. 11. Hiéroglyphes «alphabétiques» égyptiens

écrire des mots et des noms propres étrangers, notamment cananéens, par exemple *k-p-n*, «Byblos», *m-k-t-r*, «Migdal».

Les Cananéens initiés à l'écriture hiéroglyphique ont dû emprunter aux Égyptiens ce système alphabétique. On connaît quelques inscriptions pictographiques «proto-cananéennes»⁴⁵, trouvées notamment à Sichem, Gézer et Lakish, qui témoignent de l'imitation de cet usage égyptien vers le XVI^e siècle av.n.è. (fig. 12).

⁴⁵ É. Puech, *Origine de l'alphabet. Documents en alphabet linéaire et cunéiforme du II^e millénaire*, "Revue Biblique" 93 (1986), pp. 161–213, pl. II–III, en particulier pp. 182–187; B. Sass, *The Genesis of the Alphabet*, pp. 51–134, 144–156.

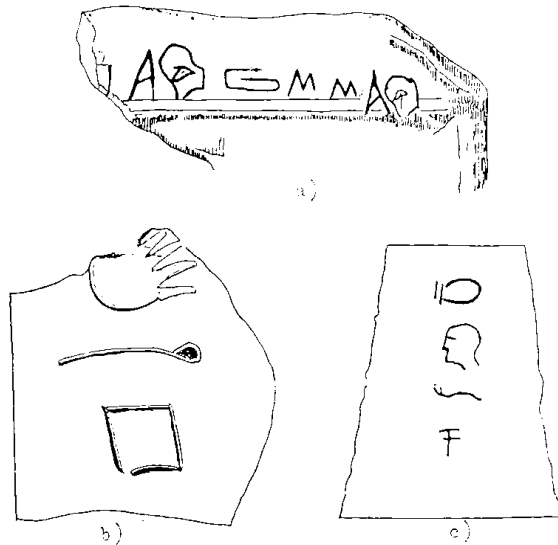


Fig. 12. Inscriptions «proto-cananéennes» de Sichem (a), Gézer (b) et Lakish (c)

Il ne s'agit pas en l'occurrence d'un emprunt servile au système égyptien, puisque trois innovations cruciales caractérisent la nouvelle écriture :

1° **Langue.** Les pictogrammes «proto-cananéens» ne sont pas un décalque des hiéroglyphes égyptiens et, encore moins, des signes hiératiques. Aussi ne se lisent-ils pas en égyptien, mais en cananéen. Par exemple, le pictogramme de la maison ne se nomme pas *per*, comme en égyptien, mais *baytu* ou *bêtu*, en cananéen; le pictogramme du serpent, en égyptien *ḥf3w*, se lisait en cananéen *naḥaš*.

2° **Acrophonie.** Chaque pictogramme représente la lettre initiale du mot sémitique désignant l'objet figuré. C'est ce qu'on appelle le principe acrophonique⁴⁶. Par exemple, le signe de la maison, *baytu* / *bêtu*, représentait la lettre *b* et l'image du serpent, *naḥaš*, servait de lettre *n*. Comme tous les mots sémitiques commencent par une consonne, à l'origine seules les consonnes étaient représentées dans ce système d'écriture. Ainsi, un même signe *p* servait à noter à la fois *pa*, *pi*, *pu*, et même *p* non suivi de voyelle.

3° **Alphabétisme exclusif.** Le nombre de signes correspondait primitivement au nombre de consonnes qui s'élevait alors à vingt-sept ou vingt-neuf. C'est ce nombre réduit de signes, apte à fixer par écrit n'importe quel mot et épargnant au scribe l'usage de centaines d'autres signes, qui témoigne d'un raisonnement linguistique nouveau, capable de se détacher complètement de la matérialité des objets. Cependant, si l'alphabet sémitique ne comportait pas des voyelles, c'est probablement parce qu'il s'est inspiré de la valeur

⁴⁶ A.G. Lundin, *Названия и формы букв в семитских консонантных алфавитах*, "Vestnik Drevney Istorii" 1985-4, pp. 137-155; idem, *Quelques lettres des alphabets sémitiques*, dans Ch. Robin (éd.), *Mélanges linguistiques offerts à Maxime Rodinson* (Comptes rendus du Groupe linguistique d'études chamito-sémitiques. Supplément 12), Paris 1985, pp. 239-244; idem, *art. cit.* (n. 43), "Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain" 11/1-2 (1985), pp. 173-202.

consonantique des hiéroglyphes, bien que ceux-ci fussent prononcés avec des voyelles. Cette situation de fait a eu des conséquences néfastes pour l'analyse grammaticale des langues sémitiques, projetant d'une manière indue l'écriture consonantique dans le domaine du langage parlé dans lequel la voyelle exerce une fonction importante, soit sémantique, si c'est la voyelle du radical, soit grammaticale, si elle est porteuse d'information morphologique⁴⁷.

L'inscription de la plaquette en calcaire blanc, trouvée à Sichem (fig. 12a), est incisée sur un fragment de stèle⁴⁸. Son orientation dextrogyre indique que le début du texte manque. On peut probablement lire [...]b[?] 'rd šš.'r, «... sur terre six luminaires»⁴⁹. Le troisième signe entier est l'hiéroglyphe de l'intestin⁵⁰, utilisé comme phonogramme de q3b, «double». Comme «double» se dit *dīf* en arabe, le caractère doit représenter la consonne correspondant à *d*, ce que paraît confirmer le  de l'alphabet sud-arabique. Le mot 'r, «lumière», est du genre féminin dans Job 36, 32. C'est pour cette raison que le numéral šš n'est pas pourvu de la désinence *t*.

Le tesson de Gézer⁵¹ porte trois signes aisément identifiables (fig. 12b) : la paume de la main, en cananéen *kappu*, un aiguillon, *lamdu*, et le plan d'une maison, *baytu* / *bētu*, ce qui donne *klb*, c'est-à-dire *Kalbu* / *Kaleb*, «chien», un nom propre bien attesté dans les langues sémitiques. La lecture des quatre caractères pictographiques gravés verticalement sur une lame de poignard en bronze, trouvée dans la tombe 1502 de Lakish, est à peu près limpide (fig. 12c)⁵², mais l'interprétation du premier signe, lu *b*, *d*, *t* ou *l*, reste incertaine. Partant de la conviction vraisemblable, confirmée par les inscriptions sur pointes de flèche, qu'une telle épigraphe ne peut guère désigner que le propriétaire du poignard, on a voulu discerner un nom propre dans les trois signes suivants *rnz*. Cet ensemble ne correspond toutefois pas à une racine sémitique connue et suggère plutôt un nom indo-aryen, dont le premier caractère ferait également partie. Comme il a l'aspect d'un récipient penché, il semble emprunté à l'hiéroglyphe de la jarre scellée⁵³, en hébreu

⁴⁷ Chr. Touratier, *Racine et analyse en morphèmes dans les langues sémitiques*, dans Ph. Cassuto et P. Larcher (éds), *La formation des mots dans les langues sémitiques* (Langues et langage 15), Aix-en-Provence 2007, pp. 83–95.

⁴⁸ F.M.Th. Böhl, *Die Sichem-Plakette*, "Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins" 61 (1938), pp. 1–25.

⁴⁹ On trouvera une lecture sinistrouse et une interprétation, toutes deux impossibles, chez S.J. Wimmer, *Sichimitica Varia I. Zur sog. Sichem-Plakette*, "Biblische Notizen" 109 (2001), p. 21–26: *r's škm 'n 'l*, "Das Oberhaupt von Sichem 'An-El".

⁵⁰ A. Gardiner, *Egyptian Grammar*, p. 466, F 46–49.

⁵¹ IDAM 51.23; cf. D. Diringer, *Le iscrizioni antico-ebraiche palestinesi*, Firenze 1934, pp. 296–297, fig. 129.

⁵² J.L. Starkey, *Excavations at Tell ed-Duweir*, "Palestine Exploration Quarterly" 69 (1937), pp. 228–241, en particulier pp. 239–240 et pl. VIII, 1. Voir la discussion de A.G. Lundin, *Дешифровка протосинайского письма*, Moscou 1991, pp. 45–52. L'inscription compte quatre, et pas cinq signes, comme le prétend G.J. Hamilton, *A Proposal to read the Legend of a Seal-Amulet from Deir Rifa, Egypt, as an Early West Semitic Alphabetic Inscription*, JSS 54 (2009), pp. 51–79, en particulier pp. 64–70 (avec références), où il date la lame de 1725 B.C. (± 25 ans)! Vouloir dater une inscription proto-canéenne par une fourchette de cinquante ans est évidemment un leurre.

⁵³ A. Gardiner, *Egyptian Grammar*, p. 527, W 2.

ṭpy ou *ṭpyh*⁵⁴, nom d'un vase scellé ou à cou étroit. On peut en conclure que le caractère représente la lettre *ṭēth*. Dans cette hypothèse, on devrait lire *Ṭrnz*⁵⁵. Serait-ce le même nom que *Tarhunazi/a*⁵⁶ avec l'assimilation de la laryngale *h* à *r*?

Le caractère pictographique des épigraphes de Sichem, du tesson de Gézer et du poignard de Lakish, datant toutes des environs du XVI^e siècle av.n.è., oblige à abaisser considérablement la date des inscriptions proto-sinaïtiques de Serabit el-Khadem⁵⁷, qu'on date communément du début du XV^e siècle. Elles témoignent déjà d'une stylisation poussée des signes, si bien qu'on se ralliera à l'opinion de A.G. LUNDIN (Loundine) qui les situe au XIII^e ou XII^e siècle⁵⁸. Hinz en a attribué la paternité à Moïse⁵⁹, alors que Sass les ferait volontiers remonter jusqu'à la XII^e dynastie égyptienne (c. 1937–1759 av.n.è.)⁶⁰, ce qui est impossible en bonne méthode. Il s'agit d'environ 45 inscriptions, toutes relativement brèves, comptant 27 lettres actuellement repérées. Elles ont été gravées par des membres du personnel administratif cananéen, utilisé par les Égyptiens au Sinaï, principalement à Serabit el-Khadem. Ils étaient manifestement à même de se servir aussi de l'écriture alphabétique, créée en Canaan vers le XVI^e siècle av.n.è. A.G. LUNDIN pensait que les Égyptiens avaient abandonné les mines du Sinaï à la fin du XIII^e siècle. C'était une des raisons pour lesquelles il a daté les inscriptions «proto-sinaïtiques» du XIII^e ou XII^e siècle. Le dernier pharaon dont le nom est mentionné à Serabit el-Khadem est cependant Ramsès VI (1141–1134 av.n.è.)⁶¹. Aussi peut-on en conclure que les Égyptiens ont abandonné le site peu de temps après son règne. La majorité des inscriptions «proto-sinaïtiques» daterait de la période finale de leur présence, voire des années qui s'en suivirent, donc du XII^e siècle av.n.è.

Plusieurs inscriptions dédiées à la déesse égyptienne Hathor, appelée communément «Dame», comportent une séquence de cinq signes représentant l'aiguillon, la maison,

⁵⁴ M. JASTROW, *A Dictionary of the Targumim, the Talmud Babli and Jerushalmi, and the Midrashic Literature* I, New York 1886, pp. 546–547.

⁵⁵ Déchiffrement proposé par W.F. ALBRIGHT, *The Protosinaitic Inscriptions and Their Decipherment*, Cambridge Mass. 1969, p. 10.

⁵⁶ E. LAROCHE, *Les noms des Hittites*, Paris 1966, p. 176, n^{os} 1263–1265.

⁵⁷ La majorité des inscriptions a été découverte en 1904/05 par W.M. FLINDERS PETRIE, *Researches in Sinai*, London 1906.

⁵⁸ A.G. LUNDIN, *Дешифровка протосинайской письменности*, “Vestnik Drevney Istorii” 1983-1, pp. 79–95; idem, *Дешифровка*, pp. 44–95; idem, *L'inscription proto-sinaïtique N° 357*, dans *Études sud-arabes. Recueil offert à Jacques Ryckmans* (Publications de l'Institut Orientaliste de Louvain 39), Louvain-la-Neuve 1991, pp. 101–115 (voir p. 112).

⁵⁹ W. HINZ, *Zu den Sinai-Inschriften*, “Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft” 141 (1991), pp. 16–32; 142 (1992), pp. 262–274.

⁶⁰ B. SASS, *The Genesis of the Alphabet*, pp. 8–50, 106–144; idem, *Studia Alphabetica*, pp. 10–27. Rien ne justifie la datation du début de l'écriture proto-cananéenne c. 1900 av.n.è., comme le voudrait G.J. HAMILTON, *The Origins of the West Semitic Alphabet in Egyptian Scripts* (Catholic Biblical Quarterly. Mon. Ser. 40), Washington 2006, pp. 289–290. On traitera avec circonspection les lectures, analyses et conclusions de cet ouvrage, ainsi que d'autres publications du même auteur.

⁶¹ A.H. GARDINER, T.E. PEET et J. ČERNÝ, *The Inscriptions of Sinai* II, London 1955, p. 192, n^{os} 290–293.

l'œil, l'aiguillon et la petite croix, nommée *taw* en sémitique. Il faut donc lire *lb'lt*, «à la dame». Ce sont ces signes qui ont permis d'amorcer le déchiffrement des inscriptions qui présentent des caractéristiques bien connues des sémitisants. C'est ainsi qu'une des inscriptions gravées sur la statue du sanctuaire de Hathor se lit *mtlb'lt* (n° 346b), «don pour la Dame»⁶² (fig. 13). Le premier mot est *mtn*, dont le *n* est assimilé à la préposition *l*, puisque *mtn* n'était plus suivi à l'époque d'une désinence casuelle. L'assimilation de *n* à la consonne suivante se rencontre très souvent dans les langues sémitiques; le *n* n'est pas alors indiqué. La traduction de ce passage par É. Puech n'est pas acceptable, bien que sa reconstitution de '*l n[m b]*' devant *mt* soit plausible⁶³. Nous traduirions alors : «au (lieu) agréable⁶⁴, en don à la Dame».



Fig. 13. Statue de Hathor (Musée du Caire) et inscription sur son côté droit

⁶² Musée du Caire, inscription au bas de la statue; cf. A.G. Lundin, *Декриптовка*, pp. 69–71.

⁶³ É. Puech, *Les inscriptions proto-sinaïtiques 346 et 357*, dans A. Spanò Giammellaro (éd.), *Atti del V Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici*, Palermo 2005, vol. I, pp. 27–41, en particulier pp. 32–33.

⁶⁴ C'est-à-dire «au sanctuaire». Cet emploi de *n'm* est attesté aussi en ugaritique (*KTU* 1.10, III, 31), en hébreu (Ps. 27, 4) et dans l'inscription sur le côté droit de la statue (fig. 13 : A.G. Lundin, *Декриптовка*, p. 69) : '*l n'm rbn nbq*', «au (lieu) agréable de notre maître Neboqet». *Nb-'q.t* est le «Seigneur de l'entrée» du monde souterrain (Amdouat), à laquelle on assimilait les galeries creusées par les mineurs. Le '*ayin*, à peine articulé en égyptien, est omis dans la transcription sémitique et le *t* final n'était plus prononcé. Les transcriptions cunéiformes du II^e millénaire av.n.è. ne tiennent déjà pas compte du '*ayin* égyptien et, plus tard, il n'est pas noté en copte. Le '*ayin* ne correspondait certainement pas à l'interdentale sémitique *ḏ*, comme le soutiennent certains égyptologues sur la base d'identifications lexicales erronées, p.ex.: égyptien '*ff*', copte *af*, sémitique **dubb*, «mouche».

Plusieurs sphinges ont été trouvées dans le sanctuaire de Hathor à Serabit el-Khadem. Sur la poitrine de la sphinge du Musée Britannique (n° 345) et des deux sphinges en grès rougeâtre du Musée du Cinquantenaire à Bruxelles (n°s 347 et 347a) on peut lire trois signes, gravés verticalement : *tnt*, «don» (fig. 14). Sur une des sphinges (n° 347a) on a ajouté un mot à droite de *tnt*, en diagonale, de manière à lire *tn[t] lb[‘lt]*, «don à la Dame»⁶⁵. Le substantif *tnt* est formé sur le radical primitif *tn* du verbe «donner»⁶⁶, muni de la désinence *t*.



Fig. 14. Sphinge du Musée du Cinquantenaire (n° 347)

Ce même mot *tnt* apparaît probablement sur deux stèles de Tyr, découvertes en 1990 et datables vers la fin du VII^e siècle av.n.è. L'inscription *tnt* est gravée seule au sommet de la stèle TT 91.S2 et , en dessous, en caractères plus petits, on peut lire *š b' 'št'lm*, «ce qu'a désiré Iššatelim»⁶⁷. Il semblerait ainsi que *tnt* ne désigne pas en l'occurrence la

⁶⁵ G. Ryckmans, *La mention du Sinaï dans les inscriptions protosinaïtiques*, "Le Muséon" 40 (1927), pp. 201–204.

⁶⁶ E. Lipiński, *Semitic Languages: Outline of a Comparative Grammar* (OLA 80), 2^e éd., Leuven 2001, § 43.5.

⁶⁷ H. Sader, *Phoenician Stelae from Tyre*, "Berytus" 39 (1991 [1992]), pp. 103–126 (voir pp. 112–116); eadem, *Iron Age Funerary Stelae from Lebanon* (Cuadernos de Arqueología Mediterránea 11), Barcelona 2005, pp. 38–39, Stèle 13.

déesse Tanit⁶⁸, mais constitue l'antécédent du pronom déterminatif-relatif š: «Don qu'a désiré Iššatelim». L'autre stèle porte l'inscription *bn tnt 'l*, «Ils ont fait un don là-dessus», c'est-à-dire «au-dessus de la tombe»⁶⁹. Il se peut que le *tnt* de l'inscription sur ivoire, trouvée à Sarepta, doive se comprendre de la même façon: *hslm. 'z p' l šlm.bn.mp' l bn 'zy.l tnt 'štrt*⁷⁰, «Shillem, fils de Map'al, fils de 'Azzî, a fait cette statue en cadeau pour Astarté». Le complément déterminatif «Astarté» exprime ici un génitif objectif.

Une inscription très instructive de Serabit el-Khadem est gravée en deux lignes verticales sur la stèle n° 351, à gauche de la figure du dieu Ptaḥ, le patron des artisans que les Grecs identifiaient à Héphaïstos. On peut y lire ¹*zt bšn mš nqb yz* ²*z m'hb b'lt* (fig. 15), «Cette stèle, (l')a façonnée le mineur (en chef) Yaḏi(r), qui est le bien-aimé de la Dame».

Le pronom démonstratif-relatif est utilisé deux fois, d'abord au féminin (*zt*), puis au masculin (*z*). Il est au féminin à la ligne 1, car le substantif égyptien *bšn.t*, «gravure, bas-relief» est du genre féminin⁷¹, mais le *t* final n'était plus prononcé à l'époque en égyptien. Ce mot d'emprunt est l'objet direct du verbe égyptien *mšj*, «mettre au monde, créer, façonner»⁷². L'expression (*zt*) *bšn mš* se retrouve à quatre reprises dans les inscriptions proto-sinaïtiques⁷³. Si son interprétation est correcte, la consonne représentée par le pictogramme de la «dent» (*šinn*) correspond à l'égyptien *š* > *s* et semble impliquer un ancien changement *š* > *s* dans certains dialectes ouest-sémitiques. Ceci expliquerait l'emploi du caractère pour noter le grec *σ*. Le sujet de *mšj* est *nqb*, un nom de métier dérivé du verbe «creuser, percer».

Cependant, *naqṭb* signifie en arabe «chef». Aussi traduisons-nous «mineur (en chef)». Il s'agit certainement d'ouvriers creusant des galeries dans la montagne pour en retirer du minerai ou de la turquoise. Le nom de l'individu suit en apposition et doit très probablement se lire *yz*, car le caractère ressemblant à un signe 'ankh couché est presque identique au *z* < *ṣ* sud-arabique. Comme la lettre *r* à la fin d'un mot est souvent omise en égyptien et qu'on observe le même phénomène dans des noms propres sémitiques, spécialement en sud-arabique⁷⁴, on a vraisemblablement affaire à *Yaḏir* < *Waḏir*, nom attesté en nord-arabique⁷⁵ et signifiant en arabe «gros, charnu».

⁶⁸ Contrairement à E. Lipiński, *Dieux et déesses de l'univers phénicien et punique* (Studia Phoenicia XIV; OLA 64), Leuven 1995, p. 201.

⁶⁹ H. Sader, *Iron Age Funerary Stelae*, pp. 26–27, Stèle 4.

⁷⁰ J.B. Pritchard, *Recovering Sarepta, a Phoenician City*, Princeton 1978, pp. 104–108, repris dans idem, *The Tanit Inscription from Sarepta*, dans A.G. Niemeier (éd.), *Phönizier im Westen*, Mainz a/R 1982, pp. 85–92.

⁷¹ R. Hannig, *Die Sprache der Pharaonen. Großes Handwörterbuch Ägyptisch-Deutsch (2800–950 v.Chr.)*, 2^e éd., Mainz a/R 1997, p. 261b.

⁷² R. Hannig, *Die Sprache der Pharaonen*, p. 360b, § 9.

⁷³ Nos 351, 1; 353, 1; 360 et 361, 1; cf. A.G. Lundin, *Делушровка*, pp. 61, 79.

⁷⁴ A.F.L. Beeston, *Sabaic Grammar*, Manchester 1984, p. 11, § 2:8.

⁷⁵ G.L. Harding, *An Index and Concordance of Pre-Islamic Arabian Names and Inscriptions* (Near and Middle East Series 8), Toronto 1971, p. 674, cf. p. 644, WZR.

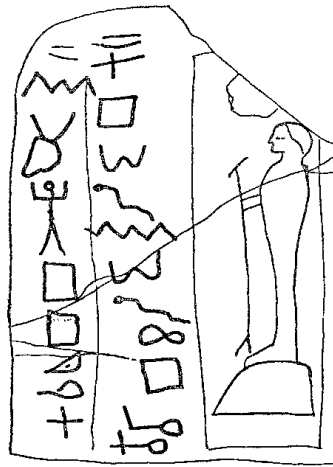


Fig. 15. Stèle n° 351 de Serabit el-Khadem

La seconde ligne commence par le pronom relatif *z*. Il introduit une proposition nominale dont le prédicat est le participe pu'al du verbe *'hb*, «aimer», déterminé par *b'lt*, «Dame». Le qualificatif *m'hb b'lt* traduit l'égyptien *mry Hwt-Hr*, «aimé de Hathor», les deux expressions étant gravées sur le côté droit de la sphinge n° 345⁷⁶. La formule sémitique apparaît une dizaine de fois dans les inscriptions proto-sinaïtiques.

La stèle aniconique n° 353 porte une inscription semblable, gravée en trois lignes verticales. Nous y lisons de droite à gauche: *'zt bšn mš m(')hb'lt 2pnz lm 'rht*, l'interprétation de la troisième ligne étant très incertaine: «Cette stèle, (l')a façonnée le bien-aimé de la Dame, Panezo, pour la Vache», c'est-à-dire pour Hathor. À la ligne 1, le *'aleph* postvocalique est omis dans l'inscription, puisqu'il ne se faisait plus entendre, et le *b* géminé indique le phonème final de *m'hb*, «bien-aimé», et le phonème initial de *b'lt*, «Dame». Le nom propre *Pnz* de la ligne 2 correspond sans doute à l'un des trois anthroponymes égyptiens *P3-n-s3-sjw*, *P3-n-s3w*, *P3-n-sj*⁷⁷. La préposition *lm* se retrouve dans Job 27, 14; 29, 12 (*l'mô*).

Deux inscriptions alphabétiques du même type que les inscriptions proto-sinaïtiques ont été trouvées dans le désert occidental de l'Égypte, dans le Wadi el-Hôl, le long de la route de Thèbes-Ouest à Farshout. Elles sont datables du Nouvel Empire et certains de leurs signes semblent préfigurer des lettres de l'alphabet sud-arabique⁷⁸. Il est relativement

⁷⁶ A.G. Lundin, *Дешифровка*, pp. 63–65.

⁷⁷ H. Ranke, *Die ägyptischen Personennamen*, Glückstadt 1935–52, vol. I, p. 110: 19 et 20; vol. II, p. 281: 2. Le mot *sj* veut dire «mouton», *s3w* peut signifier «gardien» et *s3* s'emploie notamment au sens de «amulette». Pour ce sens de *s3*, voir A. Eрман et H. Grapow, *Wörterbuch der ägyptischen Sprache*, Leipzig 1925–31, vol. III, p. 414. La signification d'aucun de ces noms n'est évidente.

⁷⁸ E.J. Himelfarb, *First Alphabet Found in Egypt*, "Archaeology" 53/1 (2000), p. 21; S.J. Wimmer et S. Wimmer-Dweikat, *The Alphabet from Wadi el-Hôl – A First Try*, "Göttinger Miszellen" 180 (2001), pp. 107–112; J.C. Darnell, *Die frühalphabetischen Inschriften im Wadi el-Hôl*, dans W. Seipel (éd.), *Der*

facile de lire la première inscription, incisée horizontalement sur 20 cm et sinistrogre, mais on peut en offrir plus d'une interprétation suivant le sens que l'on donne à *mnḥ* et à *npšḥ*. Une traduction possible regarderait *mnḥ* comme un nom dérivé de la racine *nwh*, «se lamenter» en arabe et en sabéen: *rb ln mnḥ npšḥ* 'm ḥr, «(Il y a) chez nous un grand deuil: nous voulons inhumer (litt. «faire place») près de l'hypogée» (fig. 16).

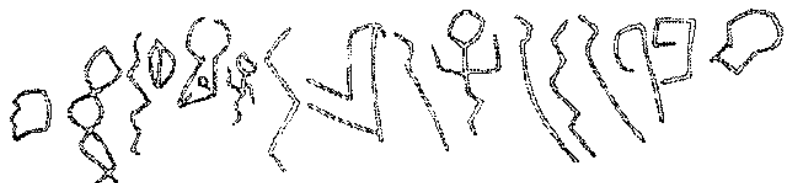


Fig. 16. Inscription 1 du Wadi el-Hôl

C'est apparemment une information adressée par une équipe creusant un hypogée royal ou princier (*hr*) à un responsable censé être capable de lire l'inscription gravée sur le rocher. On remarquera que la désinence *-ā* du volitif *npšḥ* est indiquée par un 'aleph et que la signification du verbe *pšḥ* correspond à l'arabe *fasaḥa*. Le *p* est clairement indiqué par le pictogramme hiéroglyphique du «coin»⁷⁹, en hébreu *pē'ā*.

La valeur consonantique du 2^e et du 10^e signe de la seconde inscription du Wadi el-Hôl doit se comprendre à la lumière du «collier» des hiéroglyphes égyptiens⁸⁰, en égyptien *wsh*, mais probablement *šš* en hébreu⁸¹. Ceci indiquerait que l'on a affaire au *šadé*, ce que confirmeraient les deux coins verticaux de l'alphabet ugaritique. Cette hypothèse permettrait de lire les douze signes de l'inscription de la manière suivante : *mš(')t rh 'wt pš'ḥ*⁸², «Le départ de l'esprit (nous) a fait pleurer Phasaël». L'esprit est manifestement le souffle vital ou l'âme du défunt. L'omission du 'aleph postvocalique ou intervocalique de la racine *wḏ* correspond à l'orthographe de *m(')hb* à Serabit el-Khadem (n° 353), tandis que l'emploi du *šadé* indiquerait que *š* et *ḏ* étaient déjà confondus dans le dialecte des gens du Wadi el-Hôl. L'orthographe est phonétique. La notation du *wāw* de 'awā, «hurler», montre que c'est la forme intensive du verbe qui est utilisée avec la désinence *-t* de la 3^e pers. fém. sing. et l'objet à l'accusatif. Ce dernier est un nom propre, attesté en nord-arabique⁸³. C'est sûrement le nom du défunt, auquel fait déjà allusion la

Turmbau zu Babel. Ursprung und Vielfalt von Sprachen und Schrift IIIA, Wien 2003, pp. 165–171; J.C. Darnell et al., *Two Early Alphabetic Inscriptions from Wadi el-Hôl. New Evidences of the Origin of the Alphabet from the Western Desert of Egypt*, "The Annual of the American Schools of Oriental Research" 59 (2005), pp. 63–124 (voir p. 83, fig. 16, et p. 121, pl. VII); F.W. Dobbs-Alsopp, *Asia, Ancient Southwest: Scripts, Earliest*, dans K. Brown (éd.), *Encyclopedia of Languages and Linguistics*, 2^e éd., Oxford 2006, pp. 495–497; etc.

⁷⁹ A. Gardiner, *Egyptian Grammar*, p. 497, O 38.

⁸⁰ Ibid., p. 505, S 11; cf. R. Hannig, *Die Sprache der Pharaonen*, p. 1160, S 90 ss.

⁸¹ G. Steins, *šš*, dans *Theologisches Wörterbuch zum Alten Testament* VI, Stuttgart 1989, col. 1028–1034.

⁸² On ne tiendra pas compte de la petite enfractuosité du rocher que G.J. Hamilton regarde comme une lettre supplémentaire.

⁸³ G.L. Harding, *An Index*, p. 468.

première inscription, écrite vraisemblablement par la même personne. L'inscription est incisée verticalement sur 12 cm et un symbole comparable à l'héroglyphe 'ankh de la «vie» apparaît à sa gauche (fig. 17). Il ressemble très fort au signe phénico-punique dit «de Tanit», dont il serait la plus ancienne attestation. Ce signe est «un apotropaïon qui semble avoir la puissance de l'ankh égyptien, parfaitement efficace contre les forces du mal susceptibles de perturber la quiétude du mort»⁸⁴. C'est donc à bon escient qu'il est gravé à cet endroit.

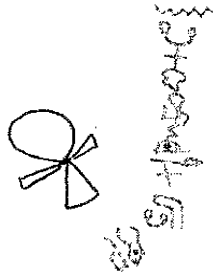


Fig. 17. Inscription 2 du Wadi el-Hôl et «signe de Tanit»

Les textes égyptiens gravés sur le même rocher ont été attribués à la période finale du Moyen Empire et à la Deuxième Période Intermédiaire, c'est-à-dire à c. 1800–1550 av.n.è.⁸⁵ Même si les deux inscriptions proto-cananéennes dataient de cette époque, ce qui n'est pas évident, la fourchette de 1850–1700⁸⁶ serait trop haute. En fait, la date approximative des inscriptions est suggérée par leurs signes qui les situent entre les pictogrammes proto-cananéens des environs du XVI^e siècle (fig. 12) et l'inscription de Qubur el-Walaydah⁸⁷ (fig. 18) que l'on peut dater du Fer I, vers 1100–1050 n.è. L'inscription dextrogyre se lit šm[p¹l / 'y'l / š? [...]]⁸⁸. Les inscriptions du Wadi el-Hôl pourraient donc dater des XIII^e–XII^e siècles⁸⁹, comme les inscriptions proto-sinaïtiques de Serabit el-Khadem.

⁸⁴ M.H. Fantar, *La décoration peinte dans les tombes puniques et les haouanets libyques de Tunisie*, "Africa" 10 (1988), pp. 28–49, citation de la p. 36.

⁸⁵ Comme le Wadi el-Hôl servait de raccourci au trafic routier entre Thèbes-Ouest et Farshout, permettant d'éviter la grande courbe du Nil jusqu'à Qéna, il n'est guère possible, en bonne méthode, de supposer que toutes les inscriptions sont approximativement contemporaines.

⁸⁶ C'est la date proposée par J.C. Darnel et al., *Two Early Alphabetic Inscriptions*, pp. 87–90, 102–106; G.J. Hamilton, *The Origins*, pp. 295–296.

⁸⁷ F.M. Cross, *Newly Found Inscriptions in Old Canaanite and Early Phoenician Scripts*, BASOR 238 (1980), pp. 1–20 (voir pp. 1–4).

⁸⁸ La lecture šm[p¹l tient ici compte de la forme archaïque grecque du pi. Le trait oblique au bas de la lettre n'est peut-être qu'un défaut de la poterie.

⁸⁹ B. Sass, *The Genesis of the Alphabet and Its Development in the Second Millennium B.C.*, "De Kêmi à Birît Nâri" 2 (2004-05), pp. 150–152, les date vers 1300 av.n.è.

	Ugar.	Phén.	Hébr.	Sud-Ar.
1	𐎀	𐤀	א	𐩀
2	𐎁	𐤁	ב	𐩁
3	𐎂	𐤂	ג	𐩂
4	𐎃	𐤃	ד	𐩃
5	𐎄	𐤄	ה	𐩄
6	𐎅	𐤅	ו	𐩅
7	𐎆	𐤆	ז	𐩆
8	𐎇	𐤇	ח	𐩇
9	𐎈	𐤈	ט	𐩈
10	𐎉	𐤉	י	𐩉
11	𐎊	𐤊	כ	𐩊
12	𐎋	𐤋	ל	𐩋
13	𐎌	𐤌	מ	𐩌
14	𐎍	𐤍	נ	𐩍
15	𐎎	𐤎	ס	𐩎
16	𐎏	𐤏	ע	𐩏
17	𐎐	𐤐	פ	𐩐
18	𐎑	𐤑	ק	𐩑
19	𐎒	𐤒	ר	𐩒
20	𐎓	𐤓	ש	𐩓
21	𐎔	𐤔	ת	𐩔
22	𐎕	𐤕	י	𐩕
23	𐎖	𐤖	י	𐩖
24	𐎗	𐤗	י	𐩗
25	𐎘	𐤘	י	𐩘
26	𐎙	𐤙	י	𐩙
27	𐎚	𐤚	י	𐩚
28	𐎛	𐤛	י	𐩛
29	𐎜	𐤜	י	𐩜
30	𐎝	𐤝	י	𐩝

Fig. 19. L'alphabet cunéiforme d'Ugarit avec les lettres équivalentes du phénicien (X^e siècle), de l'hébreu (carré) et du sud-arabique monumental

3° **Signes complémentaires.** Si le signe cunéiforme indiquant le son 'a se trouve au début de l'alphabet, les signes 'i et 'u sont placés à la fin et ne sont suivis que d'un signe indiquant une sifflante particulière qui n'était guère utilisée en dehors de quelques noms d'emprunt. On peut en conclure que les trois signes 'i, 'u et s ont été ajoutés à Ugarit à un alphabet préexistant dont l'ordre des lettres était déjà fermement établi. Cet alphabet primitif, qui doit remonter au XV^e siècle, comptait ainsi au moins vingt-sept signes.

4° **Tracé des signes.** Comme au moins les lettres b, g, h, w, k, š, ' de l'alphabet ugaritique cunéiforme sont très proches dans leur forme du caractère correspondant de l'alphabet linéaire, l'alphabet primitif devait être constitué de signes linéaires, dérivés des pictogrammes, puis transposés en cunéiformes avec des adaptations qu'imposait ce mode particulier d'écriture⁹².

5° **Direction dextroverse.** Une autre innovation de principe, qui caractérise presque tous les textes d'Ugarit, consiste à écrire toujours de gauche à droite. Au début de l'écriture on commençait à écrire du côté où se trouvait la main qui traçait les signes,

⁹² A.G. Lundin, *art. cit.* (n. 90), "Aula Orientalis" 5 (1987), pp. 91-99.

de sorte que le texte se lisait de droite à gauche, puisque à peu près 90% de personnes sachant écrire sont droitrières. Cette explication de l'orientation primitive de l'écriture vaut pour les hiéroglyphes égyptiens, les colonnes de signes cunéiformes en sumérien et l'écriture chinoise. Ce procédé entraînait toutefois des inconvénients, car l'écriture se cache sous la main qui écrit et qui risque d'empâter les signes déjà tracés sur le papyrus ou la tablette d'argile. Aussi les Sumériens ont-ils fait virer leurs tablettes de 90 degrés, de manière à écrire les signes cunéiformes de gauche à droite, les mettant de dos. Ce procédé aurait constitué un inconvénient grave pour le scribe égyptien, dont les hiéroglyphes conservaient leurs traits pictographiques, mais les formes originales des signes cunéiformes, tout comme celles des caractères chinois, étaient rapidement devenues méconnaissables et avaient abouti à une écriture abstraite⁹³. La transposition en cunéiforme des signes alphabétiques issus des pictogrammes a donc eu pour conséquence, à Ugarit, un changement de l'orientation de l'écriture alphabétique. Beaucoup plus tard, les Grecs sont parvenus au même résultat, attesté en Attique dès le VI^e siècle av.n.è.

À côté de l'alphabet cunéiforme d'Ugarit, il existait, aux XIII^e–XII^e siècles, une variante courte de l'alphabet cunéiforme, attestée par quelques tablettes découvertes notamment à Ugarit même, à Sarepta et en Palestine. Cet alphabet, vraisemblablement abrégé, révèle la disparition de certains phonèmes de la langue cananéenne plus ancienne⁹⁴. Ce phénomène est déjà attesté, semble-t-il, dans les inscriptions proto-sinaïtiques, mais il témoigne aussi de l'existence, au XIII^e siècle, d'un abécédaire différent, dont l'ordre des lettres était essentiellement le même que celui de l'abécédaire sud-arabique.

C'est le moment de rappeler aussi l'existence d'un alphabet cunéiforme vieux-perse, manifestement inspiré par l'alphabet araméen⁹⁵, mais conçu comme une création iranienne de prestige, destinée à faire pendant aux textes royaux babyloniens. Il convient de signaler, en particulier, les inscriptions cunéiformes trilingues de Persépolis, en vieux-perse, élamite et babylonien, publiées par Carsten Niebuhr en 1778 (*fig. 20*)⁹⁶. Ce sont elles, en effet, qui

⁹³ H.G. Fischer, *L'écriture et l'art de l'Égypte ancienne. Quatre leçons sur la paléographie et l'épigraphie pharaoniques* (Collège de France. Essais et conférences), Paris 1986, pp. 24–93.

⁹⁴ M. Dietrich et O. Loretz, *Die Keilalphabeten*, pp. 145–275; É. Puech, *Nouvelle inscription en alphabet cunéiforme court à Sarepta*, «Revue Biblique» 96 (1989), pp. 338–344, pl. XX; S. Segert, *Cuneiform Alphabets from Syria and Palestine*, «Journal of the American Oriental Society» 113 (1993), pp. 82–91; J. Tropper, *Zur Sprache der Kurzalfabettexte aus Ugarit*, dans M. Dietrich et I. Kottsieper (éds), «Und Mose schrieb dieses Lied auf». *Studien zum Alten Testament und zum Alten Orient. Festschrift für Oswald Loretz* (AOAT 250), Münster 1998, pp. 733–738.

⁹⁵ La seule tablette araméenne en écriture cunéiforme date du III^e siècle av.n.è. et ne se sert pas d'un alphabet cunéiforme. Elle a été publiée par F. Thureau-Dangin, *Tablettes d'Uruk* (Musée du Louvre. Textes cunéiformes VI), Paris 1922, n° 58, pl. CV. On trouvera une étude, avec la bibliographie plus ancienne, dans J.J. Koopmans, *Aramäische Chrestomathie*, Leiden 1962, vol. I, pp. 181–188; vol. II, pp. 47–50, n° 56. Une nouvelle translittération, basée sur une relecture de la tablette, avec une traduction et un commentaire, a été publiée par M.J. Geller, *The Aramaic Incantation in Cuneiform Script* (AO 6489 = TCL 6, 58), «Jaarbericht van het Vooraziatisch-Egyptisch Genootschap 'Ex Oriente Lux'», 35-36 (1997–2000), pp. 127–146.

⁹⁶ C. Niebuhr, *Reisebeschreibung nach Arabien und anderen umliegenden Ländern* II, Kopenhagen 1778.

ont permis au XIX^e siècle de déchiffrer l'écriture cunéiforme grâce au vieux-perse⁹⁷ qui ne comptait que 36 signes alphabétiques ou syllabiques, auxquels s'ajoutaient 6 logogrammes et 1 coin de séparation. Les 3 signes vocaliques (*a*, *i*, *u*) et les 22 syllabogrammes avec la voyelle *a*, servant aussi de signes purement consonantiques (*ba* ou *b*, *da* ou *d*, etc.), constituaient un alphabet de 25 lettres⁹⁸. Cette écriture a été créée sur l'ordre de Darius I^{er} (521–546 av.n.è.) et n'a été employée que pour des inscriptions d'apparat jusqu'au règne d'Artaxerxès III (358–338 av.n.è.). Certains auteurs ont voulu la faire remonter à une date plus haute, mais la version élamite de l'inscription de Béhistoun attribuée à Darius I^{er} ces paroles : « J'ai fait une autre écriture en (caractères) ariens, ce qui n'existait pas avant moi »⁹⁹. La lettre 21 du Pseudo-Thémistocle, qui pourrait être authentique de l'avis de C. Nylander¹⁰⁰, confirme cette origine de l'écriture. En effet, Thémistocle demande à son correspondant Téménide de lui envoyer quatre cratères d'argent sur lesquels sont inscrits « d'anciens caractères assyriens » et « non pas ceux que Darius, père de Xerxès, a récemment écrits pour les Perses ».

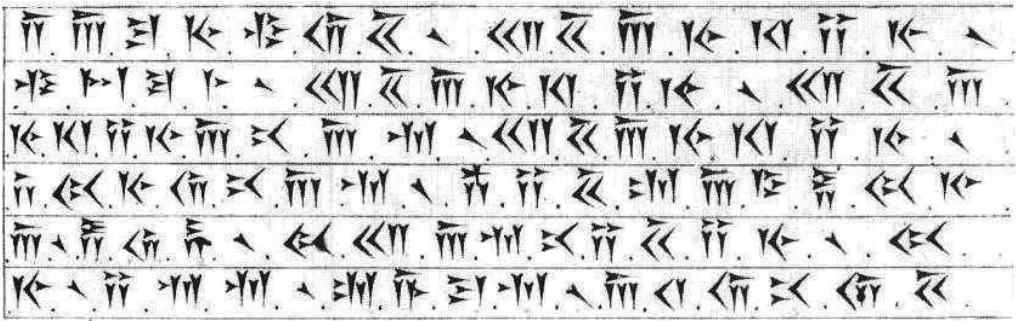


Fig. 20. Premières lignes de l'Inscription B de Darius I^{er} en vieux-perse, publiée par C. Niebuhr (pl. XXIV) et utilisée par G.F. Grotefend pour son déchiffrement de l'écriture cunéiforme. Le texte se lit : « Darius, la grand roi, roi des rois, roi des contrées, ... »

⁹⁷ Le déchiffrement a été initié par Georg Friedrich Grotefend (1775–1853) à Göttingen, en 1802, mais il ne fut pleinement achevé qu'en 1847. Cf. Ch. Fosse y, *Manuel d'Assyriologie* I, Paris 1904, pp. 102–117, 134–135; S.A. Pallis, *The Antiquity of Iraq*, Copenhagen 1956, pp. 99–103; W. Hinz, *Georg Friedrich Grotefend, erster Entzifferer der Keilschrift*, dans *Sumer, Assur, Babylon*, Mainz a/R 1978, pp. 60–64.

⁹⁸ On trouvera une liste de ces signes dans *RLA* V, Berlin 1976–80, p. 564, fig. 36.

⁹⁹ Inscription DB, section 70, dont le texte vieux-perse est endommagé. Cf. W. Hinz, *Neue Wege im Altpersischen*, Wiesbaden 1973, pp. 15–16.

¹⁰⁰ C. Nylander, 'Ασσύρια γράμματα. Remarks on the 21st Letter of Themistocles, "Opuscula Atheniensia" 8, Lund 1968, pp. 119–136.

IV. Alphabet sud-arabique

Revenant à l'abécédaire cunéiforme du type court, qui annonce déjà l'abécédaire sud-arabique, il faut reprendre notre marche à la fin du Bronze Récent. C'est une tablette de Beth-Shémesh¹⁰¹, près de Jérusalem, et la tablette RS 88.2215 d'Ugarit¹⁰² qui offrent, en cunéiforme, l'abécédaire à peu près complet de l'alphabet attesté plus tard en Arabie méridionale. Elles doivent dater du XIII^e siècle. L'ordre des lettres y est complètement différent, puisque cet alphabet commence par les lettres *h, l, h, m*, etc.¹⁰³ Le déchiffrement de la tablette de Beth-Shémesh, réalisée en 1987 par A.G. Lundin, marque une étape importante dans l'étude de l'évolution de l'alphabet¹⁰⁴. Les deux tablettes, celle de Beth-Shémesh et celle d'Ugarit, prouvent que l'alphabet sud-sémitique et l'alphabet nord-sémitique et phénicien ont la même origine et proviennent de Canaan¹⁰⁵. Il y eut cependant, aux XV^e-XIV^e siècles, deux «écoles» de scribes qui donnèrent une stylisation différente aux signes issus des pictogrammes et attribuèrent aux lettres de l'alphabet un ordre différent. La première «école» semble avoir trouvé des adeptes surtout dans la région côtière, ce qui explique son implantation en Phénicie. La seconde eut plus de succès à l'intérieur des terres, comme l'indique la tablette de Beth-Shémesh et les brèves inscriptions de Kāmid el-Lōz (fig. 21), qui datent pareillement du XIII^e siècle et préfigurent les lettres de l'alphabet sud-arabique¹⁰⁶.

¹⁰¹ IAA 33.1867. Cf. W. Horowitz et T. Oshima, *Cuneiform in Canaan. Cuneiform Sources from the Land of Israel in Ancient Times*, Jerusalem 2006, pp. 157–160, Beth Shemesh 1, avec la bibliographie antérieure.

¹⁰² P. Bordreuil et D. Pardee, *Un abécédaire du type sud-sémitique découvert en 1988 dans les fouilles archéologiques françaises de Ras Shamra-Ugarit*, "Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres" 1995, pp. 855–860.

¹⁰³ J. Ryckmans, *L'ordre des lettres de l'alphabet sud-sémitique*, «L'Antiquité classique» 50 (1981), pp. 698–706; idem, *L'ordre alphabétique sud-sémitique et ses origines*, dans Ch. Robin (éd.), *Mélanges linguistiques offerts à Maxime Rodinson* (Comptes rendus du Groupe linguistique d'études chamito-sémitiques. Supplément 12), Paris 1985, pp. 343–359; idem, *Aux origines de l'alphabet*, "Bulletin des séances de l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer" 32 (1986), pp. 311–333.

¹⁰⁴ A.G. Lundin, *L'abécédaire de Beth Shemesh*, "Le Muséon" 100 (1987), pp. 243–250; cf. M. Dietrich et O. Loretz, *Die Keilalphabet*, pp. 277–296; É. Puech, *La tablette cunéiforme de Beth Shemesh, premier témoin de la séquence des lettres du sud-sémitique*, dans *Phoinikeia Grammata* (Collection d'Études Classiques 6), Namur 1991, pp. 33–47.

¹⁰⁵ W. Röllig, *Nordsemitisch-Südsemitisch? Zur Geschichte des Alphabets im 2. Jt. v. Chr.*, "Israel Oriental Studies" 18 (1998), pp. 79–88. Il n'est guère possible, en bonne méthode, d'admettre une origine indépendante de l'écriture sud-arabique, comme le voudrait M.A. Nayeem, *Origin of Ancient Writing in Arabia and New Scripts from Oman. An Introduction to South Semitic Epigraphy and Palaeography*, Hyderabad 2001, en particulier pp. 102–103.

¹⁰⁶ G. Mansfeld et W. Röllig, *Zwei Ostraka vom Tell Kamid-el-Loz und ein neue Aspekt für die Entstehung des kanaanäischen Alphabets*, "Die Welt des Orients" 5 (1970), pp. 265–270; G. Mansfeld, *Ostraca mit 'altphönikischer' Buchstabenschrift*, dans R. Hachmann (éd.), *Frühe Phöniker im Libanon*, Mainz a/R 1983, pp. 43–44.



Fig. 21. Fragments inscrits de Kāmid el-Lōz

C'est peut-être aussi le cas des tablettes inscrites de Deir 'Allā, qui datent approximativement de la même période que les inscriptions de Kāmid el-Lōz¹⁰⁷. Le nombre réduit de signes distincts et le trait de séparation pourraient indiquer que l'on est en présence d'une écriture consonantique dont les mots, comptant cinq signes au maximum, sont séparés par des traits verticaux (fig. 22). Cependant, c'est au syllabaire chyro-minoen que R. de Vaux avait songé en suggérant oralement dès 1964 que les tablettes de Deir 'Allā pouvaient avoir été écrites par des gens d'un des Peuples de la Mer¹⁰⁸. Cette hypothèse, au demeurant très fragile, a été reprise par W.F. Albright¹⁰⁹ et elle continue à être propagée par F.M. Cross sans la moindre preuve à l'appui¹¹⁰. Malgré plusieurs essais, l'écriture incisée avant cuisson n'est toujours pas déchiffrée: on hésite entre une écriture alphabétique et une écriture syllabique, entre une langue sémitique et le chyro-minoen.

¹⁰⁷ A. Van den Branden, *Essai de déchiffrement des inscriptions de Deir 'Alla*, "Vetus Testamentum" 15 (1965), pp. 129–150; idem, *Comment lire les textes de Deir 'Alla?*, "Vetus Testamentum" 15 (1965), pp. 532–535; H. Cazelles, *Deir-Alla et ses tablettes*, "Semitica" 15 (1965), pp. 5–21.

¹⁰⁸ R. de Vaux, compte rendu dans "Revue Biblique" 74 (1967), p. 302.

¹⁰⁹ W.F. Albright, *Syria, the Philistines, and Phoenicia*, dans *The Cambridge Ancient History*, 3^e éd., vol. II/2, Cambridge 1975, pp. 507–536 (voir pp. 510 et 512). Son exposé, peu équilibré, témoigne de la fertilité d'esprit de l'auteur.

¹¹⁰ Cette hypothèse "indo-européenne" est parallèle à l'opinion de C.H. Gordon, qui s'est efforcé de démontrer que le Linéaire A, aussi bien que l'éteoocrétois et l'éteochyprote, représentait le sémitique nord-occidental: C.H. Gordon, *Evidence for the Minoan Language*, Ventnor 1966; idem, *The Minoan Connection*, "Natural History" 81 (1972), pp. 74–84; idem, *The Decipherment of Minoan and Eteocretan*, "Journal of the Royal Asiatic Society" 1975, pp. 148–158. On sait que ses vues n'ont pas convaincu les sémitisants, mais C.H. Gordon les a soutenues jusqu'à la fin de sa riche et longue carrière: C.H. Gordon, *Recovering Canaan and Ancient Israel*, dans J.M. Sasson (éd.), *Civilizations of the Ancient Near East*, New York 1995, vol. IV, pp. 2779–2789, en particulier p. 2787. Les grammaires comparées des langues sémitiques n'en font pas état.

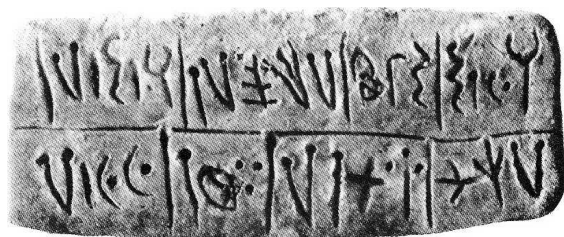


Fig. 22. Tablette de Deir 'Allā (Amman, Musée Archéologique, J.7391a)

Les tablettes de Deir 'Allā n'entrent évidemment pas en ligne de compte comme spécimens d'hypothétiques documents philistins, puisque le contexte stratigraphique les date du XIII^e siècle, soit cent ans avant l'installation des Philistins en Canaan. Par ailleurs, il n'est guère vraisemblable qu'un Peuple de la Mer de langue indo-européenne eût utilisé l'écriture chyro-minoenne, comme on l'a suggéré à propos des inscriptions d'Ascalon et d'Ashdod en écriture chyro-minoenne. Celle-ci servait à écrire un idiome qui n'appartenait ni à l'indo-européen ni au sémitique. L'occasion de tirer des oublies l'hypothèse d'une écriture philistine a été fournie aussi par l'inscription incisée après cuisson sur un fragment de poterie trouvé à Tell eṣ-Ṣāfi, l'ancien Gath (fig. 23). Elle présente toutes les caractéristiques de l'écriture sud-cananéenne du XI^e siècle av.n.è. et peut se lire 'lyt / ylt[...] ¹¹¹.



Fig. 23. Fragment inscrit de poterie trouvé à Tell eṣ-Ṣāfi, l'ancien Gath.

¹¹¹ A.M. Maeir, *Ten Years of Excavations at Biblical Gat Plishtim*, «Qadmoniot» 40 (2007), pp. 15–24 (en hébreu), en particulier p. 20, où Maeir lit 'lwt / wlt[...], se référant probablement au w du Calendrier de Gézer, datant de la seconde moitié du IX^e siècle plutôt que du X^e siècle, tout comme l'abécédaire de Tel Zayit: I. Finkelstein, B. Sass et L. Singer-Avitz, *Writing in Iron IIA Philistia in the Light of the Tēl Zayit/Zeta Abecedary*, «Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins» 124 (2008), pp. 1–14, contrairement à R.E. Tappy et al., *An Abecedary of the Mid-Tenth Century B.C.E. from the Judaeen Shephelah*, BASOR 344 (2006), pp. 5–46, qui proposent le 10^e siècle. Un déchiffrement homogène du tessou de Tell eṣ-Ṣāfi suggère plutôt un yōd, comparable au y de Qubur el-Walaydah (XI^e siècle) et surtout de 'Izbet Ṣarṭah (XI^e siècle).

Un problème sérieux est soulevé en l'occurrence par le contexte archéologique et par le fragment lui-même, recouvert d'engobe rouge et poli à la main, ce qui le date de la seconde moitié du IX^e ou du VIII^e siècle. On ne peut guère prendre au sérieux l'hypothèse d'une écriture « néo-philistine », parallèle au chyro-minoen et aux inscriptions des tablettes de Deir 'Allā (!). Aucune comparaison de ce genre ne se justifie et l'attribution aux Philistins du VIII^e siècle des caractères sud-cananéens ' , y, l et t du XI^e siècle est à tout le moins déconcertante. Aux VIII^e–VII^e siècles, la population locale de la Philistie se servait d'une écriture proche de celle de Juda, avec quelques traits particuliers¹¹². Serait-on à Gath, malgré tout, en présence d'une écriture figée depuis deux siècles et demi? Il est permis d'en douter, surtout que Gath est la patrie de Goliath selon la tradition biblique et que les archéologues ont cru reconnaître dans le graffiti en question le nom de Goliath.

L'alphabet cunéiforme disparut de l'usage au cours du XII^e siècle, tandis que l'alphabet du type sud-arabique, composé en définitive de vingt-neuf lettres, ne fit sa réapparition qu'au VIII^e siècle dans l'actuel Yémen¹¹³ (fig. 24), bien que des dates plus hautes puissent se prévaloir aujourd'hui des indications du radiocarbène et de la dendrochronologie. C'est ainsi que l'inscription d'un pithos de Ḥajar Bin Ḥumeid remonterait au X^e ou IX^e siècle¹¹⁴ et des lettres incisées sur des fragments de poterie de Raybūn, au Hadramaout, dateraient du XII^e siècle av.n.è.¹¹⁵, ce qui n'est guère probable. Par ailleurs, on peut

¹¹² J. Naveh, *Writing and Scripts in Seventh-Century B.C.E. Philistia: The New Evidence from Tell Jemmeh*, "Israel Exploration Journal" 35 (1985), pp. 8–21 et pl. 2-4, en particulier pp. 20–21.

¹¹³ M.C.A. Macdonald, *The Phoenix of Phoinikēia: Alphabetic Reincarnation in Arabia*, dans J. Baines, J. Bennet et S. Houston (éds), *The Disappearance of Writing Systems. Perspectives on Literacy and Communication*, London 2008, pp. 183–205.

¹¹⁴ B. Sass, *Studia Alphabetica*, pp. 33–35. C'est la date attribuée aussi aux graffiti du Niveau B de Yalā: A. de Maigret, *L'aube de l'histoire dans le Yémen intérieur*, dans C.J. Robin et B. Vogt (éds), *Yémen*, Paris 1997, pp. 50–52. Cependant, les données radiométriques 2750 ± 75 BP et 2840 ± 70 BP ont été obtenues par une analyse de poutres: A. de Maigret et C.J. Robin, *Les fouilles de Yalā (Yémen du Nord): Nouvelles données sur la chronologie de l'Arabie du Sud préislamique*, "Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres" 1989, pp. 255–291, en particulier pp. 286–290. Or, les poutres donnent en général des résultats trop élevés. Il convient donc d'abaisser la date des graffiti du Niveau B au VIII^e siècle, tandis que ceux du Niveau A dateraient du VII^e siècle. On ne dispose pas encore d'une étude fiable des graffiti eux-mêmes, dont quinze sont reproduits et copiés par B. Sass, *The Alphabet at the Turn of the Millennium*, Tel Aviv 2005, pp. 97–99.

¹¹⁵ La notice de G.M. Bauer, *Городище Райбун по данным эпиграфики*, «Vestnik Drevney Istorii» 189 (1989), pp. 153–157, a été suivie de deux articles de A.V. Sedov, *On the Origin of the Agricultural Settlements in Ḥadramawt*, dans C.J. Robin (éd.), *Arabia antiqua: Early Origins of South Arabian States*, Rome 1996, pp. 67–86, en particulier pp. 74–80; idem, *Die archäologischen Denkmäler von Raybūn im unteren Wadi Dau'an (Hadramaut)*, «Mare Erythraeum» 1 (1997), pp. 31–106, en particulier pp. 44–47, où Sedov adopte la haute datation de A.G. Lundin, *Der Ursprung des südarabischen Alphabets*, «Mare Erythraeum» 1 (1997), pp. 9–18. Cette date est acceptée aussi par L.E. Cogan et A.V. Korotayev, *Sayhadic (Epigraphic South Arabian)*, dans R. Hetzron (éd.), *The Semitic Languages*, London-New York 1998, pp. 220–241. Cependant, les graffiti apparaissent dans une phase récente de la période datée par Sedov d'environ 1300–700 av.n.è., ce qui invite à les attribuer au IX^e/VIII^e siècle, au plus tôt, comme les inscriptions de Yalā (cf. la note précédente). Les lettres monumentales des frises aux bouquets, peintes sur des fragments trouvés à Raybūn

désormais constater que l'alphabet du type sud-arabique apparaît à l'époque du Fer II dans certaines régions orientales de la Syrie-Palestine, où il a peut-être continué à être utilisé avant d'être transplanté en Arabie du Sud. En tout cas, certains graffiti de Jérusalem¹¹⁶ et de Hama¹¹⁷, qui datent des VIII^e–VII^e siècles av.n.è., comportent des lettres du type nettement sud-arabique, nullement grec, comme le voudrait Sass¹¹⁸. Ces données, de même que les fragments inscrits de Kāmid el-Lōz (fig. 21), n'impliquent point une massive immigration cananéenne au Yémen à la fin du II^e millénaire av.n.è., comme d'aucuns l'ont proposé récemment¹¹⁹. Il s'agit plutôt de contacts facilités par l'emploi du dromadaire comme bête de bât, d'abord en Arabie et sur les franges du Désert de Syrie. Pareils contacts, initialement sporadiques et apparemment établis en premier lieu avec le Hadramaout, ont dû précéder de quelques générations l'organisation régulière de grandes caravanes, sans doute à partir du IX^e siècle av.n.è. L'araméen de Syrie se servait déjà de *matres lectionis* à cette époque, ce qui explique probablement l'usage sabéen du *wāw* et du *yā'* pour noter des voyelles longues en position finale, alors que le lihyanite/dédanite emploie également le *hā'* à cette fin¹²⁰, tout comme l'araméen ancien.

en surface, remonteraient en revanche au VII^e/VI^e siècle av.n.è. et témoigneraient de rapports avec l'Arabie du Nord-Ouest, comme l'indique un 'alif du type dédanite. Les remarques de B. Sass, *The Alphabet at the Turn of the Millennium*, pp. 100–104, 107–111, 184, visent à abaisser la date des inscriptions de Raybūn à c. 800 av.n.è.

¹¹⁶ Y. Shiloh, *The Material Culture of Judah and Jerusalem in Iron Age II: Origins and Influences*, dans E. Lipiński (éd.), *The Land of Israel: Cross-roads of Civilizations* (OLA 19), Leuven 1985, pp. 113–146 (voir pp. 141–144); idem, *South Arabian Inscriptions from the City of David, Jerusalem*, «Palestine Exploration Quarterly» 119 (1987), pp. 9–18; M. Höfner, *Remarks on Potsherds with Incised Arabian Letters*, dans D.T. Ariel (éd.), *Excavations at the City of David 1978–1985*, vol. VI. *Inscriptions* (Qedem 41), Jerusalem 2000, pp. 26–28.

¹¹⁷ B. Otzen, *The Aramaic Inscriptions*, dans P.J. Riis et M.-L. Buhl (éds), *Hama. Fouilles et recherches de la Fondation Carlsberg 1931–1938*, II/2. *Les objets de la période dite syro-hittite (Âge de Fer)*, København 1990, pp. 267–318 (voir pp. 301, 303); E. Lipiński, *The Aramaeans: Their Ancient History, Culture, Religion* (OLA 100), Leuven 2000, pp. 276–278.

¹¹⁸ B. Sass, *Arabs and Greeks in Late First Temple Jerusalem*, «Palestine Exploration Quarterly» 122 (1990 [1992]), pp. 59–61.

¹¹⁹ N. Nebes, *Zur Genese der altsüdarabischen Kultur. Eine Arbeitshypothese*, dans R. Eichmann et H. Parzinger (éds), *Migration und Kulturtransfer*, Bonn 2001, pp. 427–435, avec des observations linguistiques qui s'attachent trop à l'hypothèse peu vraisemblable d'un "sémitique central". Voir à ce sujet G. Mazzini, *Ancient South Arabian Documentation and the Reconstruction of Semitic*, dans P. Fronzaroli (éd.), *10th Meeting of Hamito-Semitic Linguistics*, Firenze 2005, pp. 215–238 (voir pp. 223–225); A. Avanzini, *Origin and Classification of the Ancient South Arabian Languages*, JSS 54 (2009), pp. 205–220. Une approche superficielle postule cette immigration hypothétique de la fin du II^e millénaire en se basant sur l'emploi de l'alphabet, ainsi G. Garbini, *The Origins of South Arabians*, dans A.V. Sedov (éd.), *Scripta Yemenica. Studies in Honor of M.B. Piotrovskij*, Moscow 2004, pp. 203–209; idem, *Introduzione all'epigrafia semitica*, Torino 2006, pp. 235–244.

¹²⁰ C.J. Robin, rec. dans BiOr 60 (2003), col. 776.

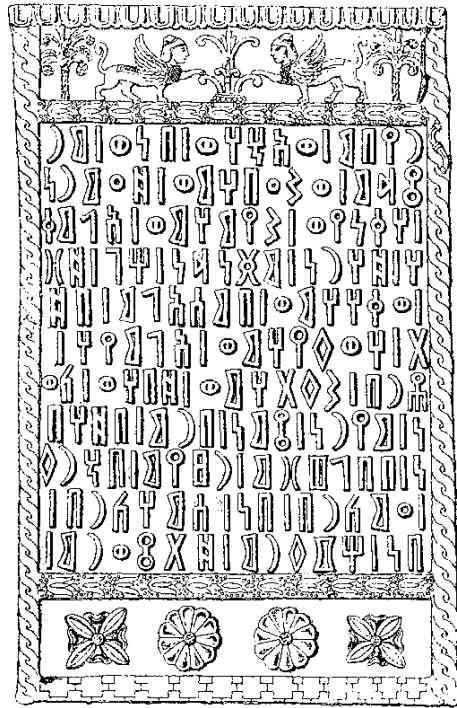


Fig. 24. Table en bronze de ‘Amrān avec l’inscription sabéenne *CIH* (*CIS* IV) 73
(Musée Britannique)

À côté de l’écriture lapidaire et monumentale, il y avait aussi une écriture cursive ou «minuscule», dont la découverte n’a été annoncée qu’en 1972 par Mahmoud Ghul. Incisée avec un stylet sur des tiges de 2 cm de largeur, elle diffère de l’écriture lapidaire et se lit difficilement (fig. 25). On remarquera l’absence du ʔ (ʔ) dans l’écriture cursive du tableau ci-dessous (fig. 25). La raison en est peut-être l’alphabet repris en sud-arabique, car il ne devait pas comporter, à l’origine, de signe ʔ (ʔ), créé plus tard à partir du ʕ.¹²¹

L’écriture cursive ou «minuscule», comme J. Ryckmans l’appelait pour la distinguer des graffiti rupestres, a pu être déchiffrée et une vingtaine de ces textes, sur un bon millier de documents recueillis, ont pu ainsi être lus et publiés¹²². Son support inhabituel

¹²¹ Voir, à ce sujet, C.J. Robin, rec. dans *BiOr* 60 (2003), col. 778. L’alphabet lihyanite/dédanite, issu du même proto-alphabet, a créé le signe ʔ (ʔ) à partir du ʔ.

¹²² J. Ryckmans, *Une écriture minuscule sud-arabe antique récemment découverte*, dans H.L.J. Vanstiphout et al., *Scripta signa vocis. Studies... Presented to J.H. Hospers*, Groningen 1986, pp. 185–199; A.F.L. Beeston, Mahmoud ‘Ali Ghul and the Sabaeen Cursive Script, dans M.M. Ibrahim (éd.), *Arabian Studies in Honour of Mahmoud Ghul*, Wiesbaden 1989, pp. 15–26; J. Ryckmans, W.W. Müller et Y.H. Abdallah, *Textes du Yémen antique inscrits sur bois* (Publications de l’Institut Orientaliste de Louvain 43), Louvain-la-Neuve 1994; J. Ryckmans, *Origin and Evolution of South Arabian Minuscule Writing on Wood*, “Arabian Archaeology and Epigraphy” 12 (2001), pp. 223–235; S. Weninger, *Two Sticks with Ancient South Arabian Inscriptions*, “Proceedings of the Seminar for Arabian Studies” 31 (2001), pp. 241–248.

est connu de la tradition arabe postérieure qui signale l'usage ancien d'écrire sur des tablettes de bois et des nervures de palmes¹²³. Cette pratique, attestée encore chez les Batak de Sumatra (Indonésie), remonte au moins aux premiers siècles de notre ère, puisque certains bâtonnets utilisent le système sabéen moyen de datation par l'éponyme en fonction (I^{er}–III^e siècles de n.è.). D'après J. Ryckmans, les spécimens d'apparence très archaïque pourraient remonter jusqu'au VII^e siècle av.n.è.¹²⁴, mais cette haute date nécessite encore une confirmation.

Monumentale	Υ	1	ψ	ϣ	ϥ	⓪	⋈	Ⓜ	Π	Χ
Cursive										
Transcription	h	l	ḥ	m	q	w	s ²	r	b	t

Monumentale	ħ	ḥ	ʿ	ʾ	⋈	⓪	⋈	Ⓜ	Ⓜ	Ⓜ
Cursive										
Transcription	s ¹	k	n	ḥ	s ³	f	'	'	š (d)	g

Monumentale	Ⓜ	Π	Ⓜ	⋈	Ⓜ	Ⓜ	Ⓜ	Ⓜ	Ⓜ
Cursive									
Transcription	d	ḡ	ṭ	z	ḡ	y	ṭ	ṣ	ṭ (z)

Fig. 25. Tableau comparatif de l'écriture sud-arabique, monumentale et cursive

L'écriture cursive semble avoir donné naissance à l'écriture épigraphique du Dhofar, dans le Sultanat d'Oman, dont la découverte n'a été annoncée que récemment. Remarquées pour la première fois en 1989, ces inscriptions furent répertoriées en deux catégories par G.M.H. King, qui en a réuni environ 800 lors de son expédition de 1992–1993. Le dossier inédit de M^{me} King a pu être utilisé par M.A. Nayeem qui a publié en 2001 son déchiffrement, ainsi qu'une transcription du matériel épigraphique¹²⁵. Il propose d'appeler la langue de ces inscriptions *Sa'kalhanic A* et *Sa'kalhanic B*, vu que *'rd S'klhn*,

¹²³ Th. Nöldeke et F. Schwalli, *Geschichte des Qorāns* II, Leipzig 1909, p. 13; J. Ryckmans, *De quelques divinités sud-arabes*, "Ephemerides Theologicae Lovanienses" 39 (1963), pp. 458–468 (voir pp. 458–459); A. Grohmann, *Arabische Paläographie* I, Wien 1967, p. 93.

¹²⁴ J. Ryckmans, *art. cit.* (n. 122), "Arabian Archaeology and Epigraphy" 12 (2001), p. 224.

¹²⁵ M.A. Nayeem, *Origin of Ancient Writing in Arabia*, pp. 104–169.

«pays de Sa'kalhān», semble désigner le Dhofar dans une inscription hadramaoutique¹²⁶. Considérant la provenance de ces nouveaux textes, leur langue devrait être apparentée à l'un des idiomes sud-arabiques modernes de la région: Mehri, Hobyot ou Djibbali. Leur date est incertaine, mais on ne peut guère remonter au XV^e siècle av.n.è., comme le suggère M.A. Nayeem à cause de l'écriture en lignes verticales¹²⁷.

C'est également à l'écriture sud-arabique que se rattachent les caractères nord-arabiques du thamoudéen, du lihyanite ou dédanite¹²⁸ et du safaitique. La forme des lettres peut présenter des différences notables, spécialement en safaitique, où le *n* se réduit à un point, comme on peut le voir dans l'inscription funéraire reproduite ci-dessous (fig. 26)¹²⁹. Le texte commence en bas à gauche et se poursuit en longeant le pourtour de la pierre pour se terminer à gauche.

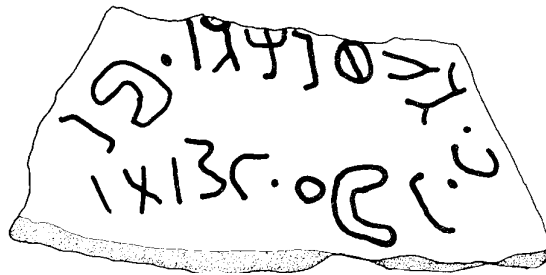


Fig. 26. Inscription safaitique du Hawran (N. Atallah)

Enfin, c'est de la variante sud-arabique de l'alphabet sémitique que procède en ligne directe l'alphabet éthiopien. Il dérive des graphies cursives sud-arabiques, sans changements apportés intentionnellement aux caractères. L'écriture sud-arabique monumentale est attestée en Éthiopie par environ 200 inscriptions ou fragments des V^e–IV^e siècles av.n.è. Elle est séparée par plusieurs siècles des inscriptions en éthiopien ancien ou guèze, mais l'écriture cursive sud-arabique continua à servir entre-temps dans les régions septentrionales de l'Éthiopie.

La particularité de l'alphabet éthiopien consiste à avoir sept formes pour chaque lettre de manière à indiquer également les voyelles. De la sorte, l'écriture éthiopienne, utilisée de nos jours, est devenue une écriture syllabique qui compte cent quatre-vingt-deux signes, auxquels il faut ajouter les vingt et un signes comportant les consonnes palatalisées *h^w*, *k^w*,

¹²⁶ A. J a m m e, *Two New Hadrami Inscriptions from Zāfar*, BiOr 24 (1967), pp. 145–148 et pl. II (voir pp. 146–147: Ja 892, ligne 5).

¹²⁷ M.A. N a y e e m, *Origin of Ancient Writing in Arabia*, pp. 145–147.

¹²⁸ De nouvelles inscriptions, en partie bien conservées, ont été publiées par A. S i m a, *Die lihyanischen Inschriften von al-'Uḡayb (Saudi-Arabien)* (Epigraphische Forschungen auf der Arabischen Halbinsel 1), Rahden/Westf. 1999. Cf. C.J. R o b i n, rec. dans BiOr 60 (2003), col. 773-778.

¹²⁹ Publiée par N. A t a l l a h, *Inscriptions inédites du Ḥawran (Raoḍat al-Roye'y)*, "Syria" 72 (1995), pp. 387–399 (voir pp. 398–399).

g^w, etc.¹³⁰ Quelques-unes des premières inscriptions, datant du III^e ou IV^e siècle de n.è.¹³¹, sont cependant gravées en caractères encore dépourvus de modifications vocaliques. Les inscriptions postérieures, dès le IV^e siècle, sont toutes vocalisées, de même que la version guèze de la Bible, qui a été traduite du grec entre le V^e et le VII^e siècle¹³². Bien que le guèze ait cessé d'être parlé entre le X^e et le XII^e siècle, il continua à servir de langue littéraire et liturgique. L'écriture est utilisée aujourd'hui pour écrire le tigrigna et le tigré, qui sont des formes évoluées du guèze, l'amharique, une langue sud-éthiopienne qui est depuis le XIII^e siècle la langue officielle de l'Éthiopie, et occasionnellement d'autre parlers de l'éthiopien méridional, p.ex. un catéchisme dans le dialecte čaha du gouragué.

ዝገታ፡ መጽሐፍ፡ ትምህርት፡ ዘልሰነ፡ ግዕዝ፡
 ዛይሐመይ፡ ከሌደዊ፡ ሐዲስ፡ ሰርኣት፡ ተገብረ፡
 ከመ፡ ይትመህራ፡ ኣለ፡ ኣጸኣምራ፡ ሠሩይ፡ ውኣቲ፡
 ተገብረ፡ በኣይ፡ ግሪኣኖ፡ ዊቶረኣ፡ ዘረኣቲ፡

CHALDEAE,
 S E V
 AETHIOPICAE
 L I N G V A E
 INSTITVTIONES,
Opus utile, ac eruditum.



R O M A E,
 Typis Sac. Congregationis de Propaganda Fide.
 M D C X X X.
 SUPERIORVM LICENTIA.

Fig. 27. Nouvelle édition (Rome 1630) de la première grammaire du guèze, publiée par Marianus Victorius en 1522, avec des caractères éthiopiens fraîchement gravés d'après le dessin fourni par les missionnaires jésuites en Éthiopie

¹³⁰ On trouvera un tableau complet des signes dans E. Lipiński, *Semitic Languages*, 1^{re} éd., Leuven 1997, p. 91, fig. 21; 2^e éd., Leuven 2001, p. 95, fig. 21.

¹³¹ A.J. Drewes, *Inscriptions de l'Éthiopie antique*, Leiden 1962; E. Bernard, A.J. Drewes et R. Schneider, *Recueil des inscriptions de l'Éthiopie des périodes pré-axoumite et axoumite I. Les documents; II. Les planches*, Paris 1991; A. de Maigret et C.J. Robin, *Le grand temple de Yéha (Tigray, Éthiopie), après la première campagne de fouilles de la Mission française (1998)*, "Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belle Lettres" 1998, pp. 737–798 (voir pp. 780–798).

¹³² La version guèze de la Bible est connue par un grand nombre de manuscrits des XIV^e et XVII^e siècles, mais aussi par de rares manuscrits des X^e et XI^e siècles. Il manque encore une édition critique complète.

V. Diffusion et évolution de l'alphabet du type court

C'est l'alphabet linéaire du type court qui se maintint dans les régions côtières de la Méditerranée orientale, mais il est attesté aussi à l'intérieur des terres, notamment par des brèves inscriptions sur pointes de flèches. Cet alphabet de vingt-deux lettres devint l'alphabet phénicien «classique». Le tracé de ses lettres connut une forte évolution dans l'écriture punique de la Méditerranée occidentale, mais il fut emprunté très tôt en Orient par les Araméens, les Hébreux, les Moabites, les Ammonites et les Édomites, ainsi que par les Phrygiens et les Grecs. Les plus anciennes inscriptions araméennes, hébraïques, moabites et ammonites en caractères phéniciens, actuellement connues, datent du IX^e siècle et se distinguent des inscriptions phéniciennes par l'attribution, à certains caractères, d'une valeur vocalique, outre que consonantique. Là où, pour un motif quelconque, il paraissait utile d'indiquer le timbre de la voyelle, la pratique scribale avait recours à un artifice : à la suite du signe consonantique on plaçait le signe d'une consonne correspondant au timbre de la voyelle. Ainsi le *hé*, qui conserve sa valeur de consonne, peut aussi marquer le *ā* ou le *ē* longs à la fin des mots. Le *yōd* et le *wāw* peuvent être des consonnes ou des diphtongues, mais servent souvent à marquer les voyelles longues *ī* et *ū*, plus tard aussi *ō*, même à l'intérieur d'un mot. Par exemple, *t + y* servait occasionnellement à noter la syllabe *tī*. En outre, le '*aleph* n'est généralement plus prononcé à la fin d'un mot, surtout dans l'article enclitique *ā*' de l'araméen, et fait ainsi office d'un indicateur de la voyelle *a*. L'invention de signes vocaliques, réalisée à Ugarit au XIV^e siècle, trouve ainsi un complément dans l'écriture phénicienne utilisée par les Araméens et d'autres peuples ouest-sémitiques.

Comme il arrive souvent quand on emprunte l'alphabet d'une langue pour en écrire une autre, l'alphabet phénicien, employé pour noter l'araméen, péchait par défaut. En effet, les vingt-deux caractères phéniciens ne permettaient pas de noter une importante série de consonnes de l'araméen ancien, dont l'existence peut être déduite d'une comparaison des textes alphabétiques avec les textes cunéiformes qui transcrivent nombre d'anthroponymes et de toponymes araméens. Il en résulte une polyvalence de certains caractères: le *zayin* notait la dentale fricative sonore *z* et l'interdentale sonore *ḏ*, le *heth* servait à indiquer la pharyngale sourde *ḥ* et la velaire fricative sourde *ħ*, le '*ayin* notait la pharyngale sonore *ʕ*, la velaire fricative sonore *g* et parfois la fricative latérale emphatique *ʕ*, indiquée normalement par *qoph*, tout comme la velaire plosive emphatique *k/q*; enfin, le *shin* notait la palato-alvéolaire *š*, la fricative latérale *ś* et l'interdentale sourde *t̪*, sauf à Tell Fekheriyé, en Syrie du Nord, où cette dernière est indiquée au moyen du *samek*.

Il est étonnant, à première vue, que cette polyvalence des graphèmes ne joue aucun rôle dans la transcription de l'alphabet araméen en signes cunéiformes babyloniens. Réalisée peut-être à Borsippa, vers la fin du VII^e siècle, cette transcription figure aux col. I et II de la tablette WA 25636 du Musée Britannique, présentée par K. Volk à Tübingen, en 1999¹³³.

¹³³ La tablette a été publiée par F.M. Cross et J. Huehnergard, *The Alphabet on a Late Babylonian Cuneiform School Tablet*, "Orientalia" 72 (2003), pp. 223–228.

Elle aligne les signes cunéiformes suivants: *a* (ʾ), *bi* (b), *gi* (g), *da* (d), *e* (h), *ú* (w), *za* (z), *hi* (h), *te/tu* (t), *ia* (y), *ka* (k), *la* (l), *ne* (n), *nu* (n), *sa* (s), *a-a-nu* (ʾ), *pi/ap* (p), *as* (s), *qu* (q), *re* (r), *ši* (š), *ta* (t).

L'alphabet phénicien péchait également par défaut quand il s'agissait de noter certains phonèmes des langues du groupe cananéen. Sans discuter ici de la distinction du *shin* et du *sin* en hébreu, on peut rappeler le cas bien connu du *shibboleth* en Juges 12, 6 qui témoigne de l'articulation des interdentes en Transjordanie¹³⁴. Le maintien du *t* en ammonite est confirmé par les orthographes *B'lyš* et *B'lys* du nom d'un roi d'Ammon au VII^e siècle¹³⁵ et le titre *dwd* du chef de la tribu de Gad dans l'inscription moabite de Mésha (ligne 12) est l'équivalent de l'arabe **dāwid* (> *dā'id*), « gardien », tout comme le nom de David¹³⁶.

Les plus anciennes inscriptions alphabétiques grecques ne datent que du milieu ou de la seconde moitié du VIII^e siècle. On peut en attribuer aujourd'hui la primeur à l'Eubée, dont provient notamment un graffiti sur un fragment de céramique du Géométrique moyen II¹³⁷. Viennent ensuite l'Osteria dell'Osa (Latium)¹³⁸ et l'île d'Ischia ou Pithécuses, où

¹³⁴ G.A. Rendsburg, *More on Hebrew šibboleth*, JSS 32 (1987), pp. 255–258, avec références à la littérature antérieure; E. Lipiński, *Studies in Aramaic Inscriptions and Onomastics II* (OLA 57), Leuven 1994, pp. 107–109. A.F.L. Beeston, *Šibboleth: A Further Comment*, JSS 32 (1987), pp. 256–261, rattache *šibboleth*, “flot”, à l'arabe *asbala* et au mehri *sabul*, “pleuvoir à verse”. Il ne s'agit cependant pas du sens premier de la racine en question qui semble bien être *sbl* (en akkadien *zabālu*), “porter”, d'où le causatif arabe *asbala*, “faire pendre” du linge, puis “faire tomber” de la pluie, etc. On s'abstiendra de citer ici des articles récents dont les auteurs ne paraissent pas connaître les données et la littérature du sujet.

¹³⁵ G.A. Rendsburg, *The Ammonite Phoneme /t/*, BASOR 269 (1988), pp. 73–79.

¹³⁶ E. Lipiński, *On the Skirts of Canaan in the Iron Age. Historical and Topographical Researches* (OLA 153), Leuven 2006, p. 340.

¹³⁷ A. Kenzelmann-Pfytter, Th. Theurillat et S. Verdan, *Graffiti d'époque géométrique provenant du sanctuaire d'Apollon Daphnéphoros à Érétrie*, «Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik» 151 (2005), pp. 51–83. Le graffiti en question peut être postérieur au fragment, que la chronologie conventionnelle daterait c. 775 av.n.è. C'est pourtant la période à laquelle remontent les inscriptions phéniciennes dédiées au Baal du Liban (E. Lipiński, *Itineraria Phoenicia* [Studia Phoenicia XVIII; OLA 127], Leuven 2004, pp. 48–50), dont les caractères sont très proches des lettres archaïques grecques.

¹³⁸ Le fragment incisé après cuisson provient d'une tombe de la fin de la période dite Laziale II : A.M. Bietti Sestieri, *The Iron Age Community of Osteria dell'Osa*, Cambridge 1992, p. 184. L'inscription dextrogyre compte quatre ou cinq lettres, dont la première est *E* et la dernière *N*. Le graffiti de l'Osteria dell'Osa a été daté vers 775–750 (*Supplementum Epigraphicum Graecum* 42 [1992], n° 899), puis on a proposé une date antérieure à 775 av.n.è.: *Supplementum Epigraphicum Graecum* 48 (1996), n° 1266; A. Johnston, *The Alphabet*, dans N.C. Stampolidis et V. Karageorghis (éds), *Ploes. Sea Routes: Interconnections in the Mediterranean, 16th–6th Cent. B.C.*, Athens 2002, pp. 263–276 (voir pp. 263–264). Vouloir dater une inscription à 25 ans près sur la base de la seule paléographie ou de la seule céramique est un leurre. En tout cas, il faut se méfier d'un relèvement des dates du Laziale II, résultant des analyses C-14 effectuées par A.J. Nijboer et al., *A High Chronology for the Early Iron Age in Central Italy*, «Palaeohistoria» 41–42 (1999–2000), pp. 163–176. D'après ces analyses, le Laziale II se terminerait au plus tard vers 820 av.n.è. Comme d'autres analyses C-14 effectuées au même laboratoire, celles-ci aboutissent probablement à un chiffre supérieur d'une cinquantaine d'années à la date conventionnelle, basée sur de solides données archéologiques, donc c. 770 av.n.è.

un graffite sur fragment de poterie a pu être daté vers 750 av.n.è.¹³⁹, mais il se pourrait qu'il soit phénicien¹⁴⁰. Aucun doute n'est permis, en revanche, dans le cas du graffite sinistroverse en hexamètre qui figure sur la fameuse œnochoé du Dipylon athénien (fig. 28), datée vers 740–730 av.n.è.¹⁴¹

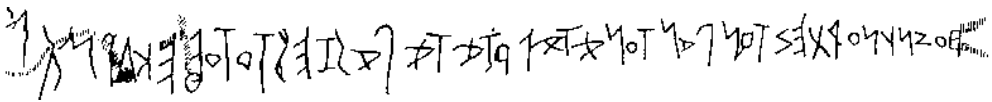


Fig. 28. L'œnochoé du Dipylon athénien et son inscription
(Musée National, Athènes)

¹³⁹ A. Heubeck, *Schrift*, Göttingen 1979, p. 123, n° 6a-b. Plusieurs graffiti grecs de Pithécuses datent de la seconde moitié du VIII^e siècle et de la première moitié du VII^e siècle av.n.è.: A. Bartoněk et G. Buchner, *Die ältesten griechischen Inschriften von Pithekoussai* (2. Hälfte des VIII. bis 1. Hälfte des VII. Jhs.), "Die Sprache" 37 (1995 [1997]), pp. 129–231.

¹⁴⁰ L. McCarter, *A Phoenician Graffito from Pithekoussai*, "American Journal of Archaeology" 79 (1975), pp. 140–141.

¹⁴¹ B.B. Powell, *The Dipylon Oinochoe and the Spread of Literacy in Eight-Century Athens*, "Kadmos" 27 (1988), pp. 65–86; idem, *Homer and the Origin of the Greek Alphabet*, Cambridge 1991, pp. 158–163; Y. Du h o u x, *Observations sur l'œnochoé du Dipylon*, "Kadmos" 30 (1991), pp. 153–169; C.J. Ruijgh, *La date de la création de l'alphabet grec et celle de l'épopée homérique*, BiOr 54 (1997), col. 533–603 (voir col. 584).

L'utilisation de l'écriture alphabétique en style poétique, à Athènes tout comme sur la coupe de Pithécuses, datée vers 725¹⁴², est extrêmement importante, car elle ne s'explique que par une tradition scribale bien établie. Par contre, «l'emploi primaire de l'alphabet grec doit avoir été celui de la comptabilité économique et commerciale : les contacts entre les Grecs et les Phéniciens étaient d'ordre commercial»¹⁴³.

Il importe de souligner que c'est à la même époque que remontent les premières inscriptions paléo-phrygiennes¹⁴⁴. De l'avis de C. Brixhe, les alphabets paléo-phrygiens du Fayoum, bien que recopiés vraisemblablement au IV^e ou III^e siècle av.n.è., ont une structure archaïque qui remonte au moins au milieu du IX^e siècle¹⁴⁵. Cette haute date ne paraît pas justifiée dans l'état actuel de notre documentation et une estimation plus prudente situera la création de l'écriture alphabétique grecque et phrygienne aux environs de 800 av.n.è. Il ne fait guère de doute néanmoins que l'alphabet paléo-phrygien et les alphabets archaïques grecs ont une origine commune que l'on doit vraisemblablement chercher dans un proto-alphabet grec. On a voulu le faire remonter jusqu'au XII^e siècle¹⁴⁶, voire au XV^e siècle¹⁴⁷, à cause du tracé proto-cananéen de certaines lettres et des variations dans la direction de l'écriture, sinistrophe, dextroverse ou boustrophédon. L'inscription araméenne découverte à 1979 à Tell Fekheryé témoigne cependant de la persistance des formes «proto-cananéennes» jusqu'au milieu du IX^e siècle et l'on connaît actuellement deux abécédaires boustrophédon du VIII^e siècle, l'un de Tell Halaf¹⁴⁸, l'autre de provenance inconnue¹⁴⁹. On pourrait donc dater de la fin du IX^e siècle les premiers emplois de l'alphabet phénicien par les Grecs et les Phrygiens¹⁵⁰. Deux régions sont spécialement prises en considération pour la création de ce proto-alphabet, à savoir la

¹⁴² B.B. Powell, *Homer*, pp. 163–167; C.J. Ruijgh, *art. cit.* (n. 141), *BiOr* 54 (1997), col. 584–586.

¹⁴³ La date de 1000 av.n.è., proposée pour l'emprunt de l'alphabet par C.J. Ruijgh, *art. cit.* (n. 141), *BiOr* 54 (1997), col. 535–536 (cf. col. 556), est beaucoup trop haute. Deux générations de scribes paraissent suffisantes.

¹⁴⁴ C. Brixhe et M. Lejeune, *Corpus des inscriptions paléo-phrygiennes*, 2 vols, Paris 1984; C. Brixhe, *Corpus des inscriptions paléo-phrygiennes. Supplément I*, “Kadmos” 41 (2002), pp. 1–102; idem, *Corpus des inscriptions paléo-phrygiennes. Supplément II*, “Kadmos” 43 (2004), pp. 1–130.

¹⁴⁵ C. Brixhe, *Les alphabets du Fayoum*, “Kadmos” 46 (2007), pp. 15–38, en particulier pp. 23–28 et 31.

¹⁴⁶ J. Naveh, *La date de l'inscription de Tell Fekheryé*, “Shnaton. An Annual for Biblical and Ancient Near Eastern Studies” 5–6 (1978–79 [1982]), pp. 131–140 (en hébreu); idem, *Early History of the Alphabet. An Introduction to West Semitic Epigraphy and Palaeography*, Jerusalem 1982, pp. 175–186; B.S.J. Isserlin, *The Earliest Alphabetic Writing*, dans *The Cambridge Ancient History*, 2^e éd., vol. III/1, Cambridge 1982, pp. 794–818, 989–996 (voir p. 818); cf. S.A. Kaufman, *The Pitfalls of Typology: On the Early History of the Alphabet*, “Hebrew Union College Annual” 57 (1986), pp. 1–14; R. Wachter, *Zur Vorgeschichte des griechischen Alphabets*, “Kadmos” 28 (1989), pp. 19–78 (voir pp. 69–76); B. Sass, *Studia Alphabetica*, pp. 94–98.

¹⁴⁷ M. Bernal, *On the Transmission of the Alphabet to the Aegean before 1400 B.C.*, *BASOR* 267 (1987), pp. 1–19; idem, *Cadmean Letters. The Transmission of the Alphabet to the Aegean and further West before 1400 B.C.*, Winona Lake 1990.

¹⁴⁸ R. Degen, *Ein aramäischer Alphabet vom Tell Halaf*, “Neue Ephemeris für semitische Epigraphik” 3 (1978), pp. 1–19, pl. I, 2.

¹⁴⁹ A. Lemaire, *Fragment d'un alphabet ouest-sémitique du VIII^e siècle av. J.-C.*, “Semitica” 28 (1978), pp. 7–10, pl. I, 1.

¹⁵⁰ C'est la date, autour de 900 av.n.è., que proposait déjà J.G. Février, *Histoire de l'écriture*, 2^e éd., Paris 1959, pp. 395–397.

Crète et la région d'Al-Mina, à l'embouchure de l'Oronte. Par contre, aucun indice valable ne permet de supposer que les Philistins aient joué quelque rôle dans la transmission de l'alphabet phénicien aux Grecs et aux Phrygiens.

Si l'on attribue la primauté aux Eubéens, c'est surtout le comptoir d'Al-Mina qui doit retenir notre attention, vu la situation géographique du site et l'activité déployée dans la région par les marchands eubéens dès le début du VIII^e siècle av.n.è.¹⁵¹ C'est dans ce recoin de la Méditerranée orientale que Grecs et Phrygiens avaient la possibilité de rencontrer des Phéniciens¹⁵², de voir la disposition boustrophédon des inscriptions néo-hittites et d'observer l'utilisation araméenne des caractères phéniciens pour marquer des voyelles. En revanche, on ne relève pas à Al-Mina des traces d'une activité commerciale crétoise.

Cependant, l'absence de la poterie crétoise des IX^e-VIII^e siècles au Levant¹⁵³ ne plaide pas contre l'origine crétoise de l'alphabet grec, car l'emprunt aurait dû avoir lieu en Crète même au contact des Phéniciens transitant par l'île ou résidant dans l'île dès le IX^e siècle. En effet, les amphores phéniciennes de transport se retrouvent sur l'île dès le Proto-géométrique tardif, au IX^e siècle, et la présence de résidents phéniciens est attestée dès la première moitié du VIII^e siècle¹⁵⁴. Par contre, la coupe de Tekké (Knossos), datant du X^e siècle, est une pièce importée de Phénicie ou d'Égypte¹⁵⁵. La plus ancienne inscription grecque de Crète, «Ce (pithos-)ci est à Erpetidamos, fils de Paidophila» (fig. 29)¹⁵⁶, remonte à la fin du VIII^e siècle, mais l'alphabet crétois est le plus proche du sémitique, sans les lettres additionnelles φ, χ, ψ. Il indiquait même le ξ par KS ou QS, comme les transcriptions sémitiques du grec, par exemple Nks pour «Naxos»¹⁵⁷. Par ailleurs, l'écriture de Théra, étroitement associée à celle de Crète, n'utilise que le b ouvert

¹⁵¹ J. Boardman, *Early Euboean Pottery and History*, "Annual of the British School at Athens" 52 (1957), pp. 1-29; M. Popham, *Euboean Exports to Al Mina, Cyprus, and Crete. A Reassessment*, "Annual of the British School at Athens" 78 (1983), pp. 281-290, pl. 32-33; L.H. Jeffery, *The Local Scripts of Archaic Greece*, 2^e éd., Oxford 1990, p. 10, n. 4, et p. 40.

¹⁵² On trouve de la poterie phénicienne sur le site dès le début de sa fondation vers 800 av.n.è.: G. Lehmann, *Al Mina and the East: A Report on Research in Progress*, dans A. Villing (éd.), *The Greeks in the East*, London 2005, pp. 61-92.

¹⁵³ H. Matthäus, *Cyprus and Crete in the Early First Millennium B.C.*, dans V. Karageorghis et N.C. Stampolidis (éds), *Eastern Mediterranean: Cyprus-Dodecanese-Crete, 16th-6th Cent. B.C.*, Athens 1998, pp. 127-156 (voir p. 142 avec n. 42).

¹⁵⁴ D. Kourou, *The Evidence from the Aegean*, dans C. Sagona (éd.), *Beyond the Homeland: Markers in Phoenician Chronology* (Ancient Near Eastern Studies. Supplement 28), Louvain 2008, pp. 305-364, en particulier pp. 355-356.

¹⁵⁵ L'editio princeps est due à M. Szymer, *L'inscription phénicienne de Tekké, près de Knossos*, "Kadmos" 18 (1979), pp. 89-93, pl. 1-2. On trouvera le premier déchiffrement complet chez E. Lipiński, *Notes d'épigraphie phénicienne et punique*, "Orientalia Lovaniensia. Periodica" 14 (1983), pp. 129-165, pl. II-VI (voir pp. 129-133 et pl. II); cf. aussi idem, *Itineraria Phoenicia* (Studia Phoenicia XVIII; OLA 127), Leuven 2004, pp. 180-184. Deux déchiffrements, avec des erreurs de lecture, sont dus à F.M. Cross, *art. cit.* (n. 87), BASOR 238 (1980), pp. 15-17, et É. Puech, *Présence phénicienne dans les îles à la fin du II^e millénaire*, "Revue Biblique" 90 (1983), pp. 365-395 (voir pp. 374-395).

¹⁵⁶ B.B. Powell, *Homer*, p. 138; C.J. Ruijgh, *art. cit.* (n. 141), BiOr 54 (1997), col. 583.

¹⁵⁷ E. Lipiński, *Itineraria Phoenicia*, p. 387, n. 254.

(β), comme le phénicien, et elle se sert de *heth* pour le *ē* et de l'aspirée *h*, par exemple dans θαρύμορος (Θαρύμαχος)¹⁵⁸, où θ correspond encore à un simple /t/.

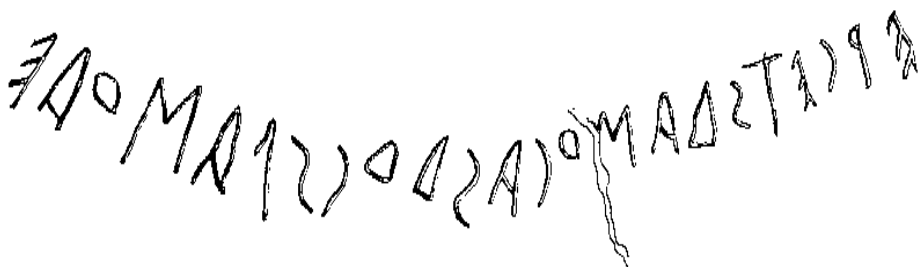


Fig. 29. Graffite grec sinistroversive sur un pithos local de Crète, fin du VIII^e siècle av.n.è.

La conscience de l'origine phénicienne de l'écriture était très vive en Crète, puisque «mettre par écrit» se disait *ποινικάζειν*, et *ποινικαστάς* était le titre porté par le «chancelier»¹⁵⁹. C'est le contact quotidien entre les Crétois et les Phéniciens de Kommos et d'Eleutherna qui explique le mieux cette terminologie, suggérant par ailleurs l'origine crétoise du premier alphabet grec. D'après B.B. Powell, son créateur devait être un Sémite bilingue qui avait l'expérience d'un scribe écrivant sous la dictée¹⁶⁰. On peut se l'imaginer comme un Phénicien immigré en Crète et connaissant aussi l'usage araméen de l'écriture alphabétique.

Ceci semble nécessaire, comme S. Segert l'a montré bien avant la découverte de l'inscription de Tell Fekheryé, mettant en lumière les caractéristiques typiquement araméennes de l'adaptation grecque de l'alphabet¹⁶¹. L'emploi gréco-phrygien des signes vocaliques ' = *a*, *h* = *e*, *w* = *u*, *y* = *i* est en effet identique à celui de l'araméen. En d'autres mots, un seul signe est utilisé en paléo-phrygien pour /*w*/ et /*u*(:)/, de même que pour [*y*] et /*i*(:)/¹⁶², exactement comme en araméen. Les Grecs et les Phrygiens n'ont donc pas inventé les signes vocaliques. Ils en ont simplement généralisé l'usage, attesté en milieu araméen dès le IX^e siècle, et ils ont ajouté de nouvelles voyelles qu'ils ont indiquées au moyen de caractères phéniciens qui ne correspondaient à aucun phonème grec:

¹⁵⁸ *Inscriptiones Graecae* XII/3, 763.

¹⁵⁹ L.H. Jeffery et A. Morpurgo-Davies, *ΠΟΙΝΙΚΑΣΤΑΣ and ΠΟΙΝΙΚΑΖΕΙΝ: BM 1969.4.2.1: A New Archaic Inscription from Crete*, «Kadmos» 9 (1970), pp. 118–154. Voir aussi A.E. Raubitschek, *A Mitra Inscribed with Law*, dans H. Hoffmann (éd.), *Early Cretan Armorers*, Mainz a/R 1972, pp. 47–49 et 63; E. Lipiński, *Itineraria Phoenicia*, pp. 186–187.

¹⁶⁰ B.B. Powell, *Writing and the Origin of Greek Literature*, Cambridge 2002, p. 195: "Its inventor may have been a bilingual Semite, an emigrant to Euboea or Boetia, heir to the immemorial traditions of biliteralism and bilingualism in Near Eastern scribal culture, and to the scribe's function as recorder of dictation".

¹⁶¹ S. Segert, *Altaramäische Schrift und Anfänge der griechischen Alphabet*, «Klio» 41 (1963), pp. 38–57, en particulier pp. 48–57.

¹⁶² C. Brixhe, *art. cit.* (n. 145) «Kadmos» 46 (2007), p. 23.

‘ = o, h = ē. Plus tard, les Grecs ont encore ajouté l’oméga, créé à partir de l’omicron, tout comme ils ont introduit des consonnes complémentaires dont la forme s’inspire de variantes de caractères phéniciens : c’est ainsi que le *kappa* et le *khi*, le *digamma* et l’*upsilon* proviennent respectivement du *kāph* et du *wāw* phéniciens.

Le vocalisme du nom grec *rho* indique que c’est aux Phéniciens et non pas aux Araméens que les Grecs ont emprunté les noms des lettres de l’alphabet, mais il montre aussi le caractère ouvert de la voyelle *ō* du nom phénicien, prouvant que cet emprunt n’est guère antérieur au VIII^e siècle, quand apparaît le premier exemple phénicien du changement *ā* > *ō* dans *rōm* < *rām*¹⁶³, alors que *r’š*, «tête», était encore transcrit *ra*-(’)-*si* en écriture cunéiforme au milieu du IX^e siècle. Cette double conclusion est confirmée par le nom grec de la lettre *iota*. L’emprunt ne peut donc être antérieur au dernier tiers du IX^e siècle av.n.è. Certes, rien ne prouve que le nom des lettres était connu des Grecs dès leur premier emploi de l’alphabet, bien qu’il fallût donner un nom prononçable aux caractères utilisés. Mais les premiers scribes écrivant en grec étaient probablement des Sémites. Or, l’appellation phénicienne des lettres, telle que transmise par la tradition grecque, semble remonter à l’époque où le lien entre les signes et les pictogrammes était encore discernable. C’est au moins le cas de l’*alpha*, *bêta*, *kappa*, *lambda*, *mu*, *xi*, *pi*, *rho*, «bœuf», «maison», «paume de la main», «aiguillon», «eau», «dent» (*šinn*), «coin, angle», «tête»¹⁶⁴. Le *nu* pose un petit problème, car il provient de *nūn*, «poisson», alors que le pictogramme représentait un serpent, *naḥaš*. On est probablement en présence d’une ancienne simplification du nom dans le milieu de pêcheurs et marins phéniciens. La consonne finale se perd parfois.

L’alphabet gréco-sémitique est à l’origine des alphabets latin, étrusque, gothique, arménien, cyrillique, copte, des alphabets épichoriques d’Anatolie ou ibériques d’Espagne¹⁶⁵. Le processus évolutif des caractères est parfois obscur et des doutes subsistent sur certaines filiations. C’est ainsi qu’on se demande si l’écriture sidétique, attestée aujourd’hui par sept inscriptions¹⁶⁶ et des légendes monétaires¹⁶⁷, dérive directement de l’alphabet

¹⁶³ La voyelle primitive du nom “seigneur” était *u*, comme le montre la vocalisation mariote *adūnu* du XVIII^e siècle av.n.è.

¹⁶⁴ Pour l’analyse des noms et des valeurs phoniques des lettres de l’alphabet grec, on peut voir C.J. Ruijgh, *art. cit.* (n. 141), *BiOr* 54 (1997), col. 557-579.

¹⁶⁵ J. Untermann, *Monumenta linguarum Hispanicarum* I/1, Wiesbaden 1975, pp. 69-90; H. Schwertck, *Gedanken zum Verhältnis der iberischen zur phönizischen Schrift*, dans F.J. Oroz Ariscuren (éd.), *Navicula Tubingensis. Studia in honorem Antonii Tovar*, Tübingen 1984, pp. 337-347; J. de Hoz, *Escritura fenicia y escrituras hispánicas. Algunos aspectos de su relación*, “Aula Orientalis” 4 (1986), pp. 73-84 = G. del Olmo Lete et M.E. Aubet Semmler (éds), *Los Fenicios en la Península Ibérica* II, Sabadell 1986, pp. 73-84.

¹⁶⁶ G. Neumann, *Die sidetische Schrift*, “Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa. Classe di Lettere e Filosofia”, sér. III/8 (1978), pp. 869-886; L. Nollé, *Eine Weihung in Sidetisch*, “Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik” 60 (1985), p. 136; C. Brixhe et G. Neumann, *Die griechisch-sidetische Bilingue von Seleukeia*, “Kadmos” 27 (1988), pp. 35-43; S. Pérez Orizco, *La lengua sidética. Ensayo de síntesis*, “Kadmos” 46 (2007), pp. 125-142.

¹⁶⁷ S. Atlan, *Untersuchungen über die sidetischen Münzen des V. und IV. Jahrhunderts v. Chr.*, Ankara 1967; idem, *Die Münzen der Stadt Side mit sidetischen Aufschriften*, “Kadmos” 7 (1968), pp. 67-74; C. Brixhe, *Tétradrachmes de Sidé à monogramme épichorique*, “Kadmos” 16 (1977), pp. 168-174, pl. I.

phénicien¹⁶⁸ ou d'une écriture cursive grecque du VII^e/VI^e siècle av.n.è.¹⁶⁹ La plus ancienne inscription latine de Rome témoigne encore de l'usage boustrophédon de l'écriture et doit probablement être datée du début du VI^e siècle av.n.è. (fig. 30).

Quant à la langue étrusque, elle doit encore être considérée comme non déchiffrée¹⁷⁰ en dépit de notre connaissance de son alphabet, des 10.000 inscriptions étrusques connues et des données fournies par les sources classiques et les quasi-bilingues phénico-étrusques du sanctuaire de Pyrgi. Nous pouvons lire l'étrusque, mais nous ne le comprenons pas, à l'exception de quelques mots, par exemple *ais*, «dieu», pluriel *aisar*, *clan*, «fils», pluriel *clenar*, *avil*, «année», *tiv*, «lune, mois», *lupu*, «mourir», *tur*, «donner».



Fig. 30. Deux faces d'un cippe de tuf trouvé au Forum romain sous la «pierre noire de Romulus»

L'alphabet runique dérive très probablement d'une variante septentrionale de l'alphabet étrusque (fig. 31)¹⁷¹. Quant aux écritures ibériques, c'est leur variante orientale qui est la mieux représentée à partir de 425 av.n.è.¹⁷² Elle reflète une influence punique et grecque, avec la particularité de comporter des caractères monophoniques et syllabiques.



Fig. 31. Pointe de lance gravée de caractères runiques (III^e siècle de n.è.)

¹⁶⁸ C. Brixhe, *L'alphabet épichorique de Sidé*, "Kadmos" 8 (1969), pp. 54–84 (voir p. 82).

¹⁶⁹ G. Neumann, *Die sidetische Schrift* (n. 166), pp. 881–886.

¹⁷⁰ Nonobstant la tentative de F.C. Woudhuizen, *Etruscan as a Colonial Luwian Language* (Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft. Sonderheft 128), Innsbruck 2008. Le louvite est une langue indo-européenne, ce qui ne semble pas être le cas de l'étrusque. Pour un état de la question, relativement récent, voir: D.H. Steinbauer, *Neues Handbuch des Etruskischen* (Subsidia Classica 1), St. Katharinen 1999.

¹⁷¹ J. Whatmough, *The Prae-Italic Dialects of Italy II*, Cambridge Mass. 1934, pp. 501–520.

¹⁷² J. Rodríguez Ramos, *Primeros observaciones para una datación paleográfica de la escritura ibérica*, "Archivo Español de Arqueología" 70 (1997), pp. 13–30.

La langue de l'inscription celtibère, reproduite ci-dessous (fig. 32)¹⁷³, est indo-européenne, comme le montrent le nominatif en *-os* du nom propre *Tírtanos* et le génitif pluriel en *-um* du nom de famille *Abulokum*.



Fig. 32. Inscription celtibère: *ti-ř-ta-n-o-ś / a-bu-l-o-ku-m / l-e-to-n-tu-n //*
os ke be-l-i // ki-o-ś (Musée Archéologique d'Ibiza)

La diffusion de l'alphabet phénicien en Orient s'est effectuée surtout par l'intermédiaire de l'araméen, dont l'écriture se diversifia selon les régions, donnant naissance, notamment, à l'écriture juive¹⁷⁴, palmyrénienne, syriaque, mandéenne¹⁷⁵, «armazienne»¹⁷⁶ et à l'écriture des textes manichéens de Tourfan, dans le Turkestan chinois, rédigés en parthe, en sogdien, en pehlevi, en ouïgour. Certains caractères de l'alphabet géorgien ont été développés au IV^e siècle de n.è. à partir de la variante «armazienne» de l'écriture araméenne¹⁷⁷. Par ailleurs, celle-ci a abouti, d'une part, aux hétérogrammes parthes et pehlevis¹⁷⁸, d'autre

¹⁷³ J. Untermann, *Die althhispanischen Sprachen*, dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt* II/29/2, Berlin 1975, pp. 791–818, cartes 1-2 (voir pp. 795–796).

¹⁷⁴ En revanche, les Samaritains ont continué à utiliser une forme évoluée de l'écriture paléo-hébraïque: A.D. Crown, *Samaritan Majuscule Palaeography: Eleventh to Twentieth Century* (reprint from the "Bulletin of the John Rylands Library"), Manchester 1978.

¹⁷⁵ J. Naveh, *The Origin of the Mandaic Script*, BASOR 198 (1970), pp. 32–37; A. Klugkist, *The Origin of the Mandaic Script*, dans H.L.J. Vanstiphout et al., *Scripta signa vocis. Studies Presented to J.H. Hospers*, Groningen 1986, pp. 111–120.

¹⁷⁶ K.G. Tsereteli, *Armazian Script*, dans P. Zemánek (éd.), *Studies in Near Eastern Languages and Literatures. Memorial Volume of Karel Petráček*, Prague 1996, pp. 557–565.

¹⁷⁷ G.V. Tsereteli, *Армасское письмо и проблема происхождения грузинского алфавита*, «Эпиграфика Востока» 2 (1948), pp. 90–101; 3 (1949), pp. 59–71.

¹⁷⁸ E. Lipiński, *Araméen d'Empire*, dans P. Swiggers et A. Wouters (éds), *Le langage dans l'Antiquité* (La Pensée Linguistique 3), Leuven-Paris 1990, pp. 94–133 (voir pp. 111–121 avec références). Il convient d'attirer ici l'attention sur l'inscription parthe de la statue de Verethragna, trouvée à Séleucie; cf. E. Lipiński, *L'inscription de la statue de Verethragna*, dans W. Skalmowski et A. Van Tongerloo (éds), *Medioiranica* (OLA 48), Leuven 1993, pp. 127–134, avec la bibliographie antérieure.

part, au kharoṣṭī, utilisé aux Indes du III^e siècle av.n.è. au V^e siècle de n.è.¹⁷⁹ et attesté également dans le Turkestan chinois. Le kharoṣṭī fut supplanté par l'écriture brahmi dont l'origine, semble-t-il, est pareillement araméenne. Elle est attestée à partir de c. 250 av.n.è. par les édits d'Aśoka (c. 274–232 av.n.è.), les contremarques des monnaies bactriennes, la lettre *jha* à Ai-Khanoum.

Une mention spéciale revient à l'écriture nabatéenne, en particulier à sa forme cursive dont dérive directement l'écriture de l'arabe classique¹⁸⁰. En dépit de quelques opinions discordantes¹⁸¹, l'écriture cursive du texte supérieur des papyrus nabatéens de Naḥal Ḥever, P. Yadin 1, 2 et 3, confirme cette opinion d'une manière décisive¹⁸². Il est utile, pensons-nous, de reproduire ici le tableau comparatif de l'écriture nabatéenne établi par Ada Yardeni (*fig. 33*)¹⁸³.

Par ailleurs, l'écriture araméenne juive, aussi bien « carrée » que cursive¹⁸⁴, fut utilisée pour écrire le moyen-arabe¹⁸⁵, distinct de l'arabe classique, ainsi que d'autres langues parlées par les Juifs, notamment le yiddish qui remonte aux dialectes haut-allemands des X^e–XI^e siècles¹⁸⁶. Certains caractères ont été utilisés comme voyelles, tel le *'ayin* qui sert à noter la voyelle *e* en yiddish.

¹⁷⁹ C.S. Upasak, *The History and Palaeography of Mauryan Brahmi Script*, Nalanda (Patna) 1960; A.H. Dani, *Indian Palaeography*, Oxford 1963.

¹⁸⁰ J.F. Healey, *The Nabataean Contribution to the Development of the Arabic Script*, "Aram" 2 (1990), pp. 93–98; idem, *Nabataean to Arabic*, "Manuscripts of the Middle East" 5 (1990–91), pp. 41–52; B. Gruendler, *The Development of the Arabic Scripts from the Nabatean Era to the First Islamic Century according to Dated Texts* (Harvard Semitic Studies 43), Atlanta 1993; J. Naveh, compte rendu de l'ouvrage de B. Gruendler, "Israel Exploration Journal" 45 (1995), pp. 300–303; J.F. Healey, *The Early History of the Syriac Script. A Reassessment*, JSS 45 (2000), pp. 55–67.

¹⁸¹ S. Noja Noseda, *L'origine della scrittura araba da quella dei nabatei: un'ipotesi da smontare*, dans P.G. Borbone, A. Mengozzi et M. Tosco (éds), *Loquentes linguis. Studi linguistici e orientali in onore di Fabrizio A. Pennacchietti*, Wiesbaden 2006, pp. 535–553.

¹⁸² Cf. Y. Yadin, J.C. Greenfield, A. Yardeni et B.A. Levine, *The Documents from the Bar Kokhba Period in the Cave of Letters. Hebrew, Aramaic and Nabatean-Aramaic Papyri*, Jerusalem 2002, fig. 19, 24 et 27, pl. 18, 21 et 23.

¹⁸³ A. Yardeni, "Israel Exploration Journal" 29 (1979), p. 115.

¹⁸⁴ On peut trouver des spécimens dans *Encyclopaedia Judaica*, Jerusalem 1971, vol. 2, col. 687–742.

¹⁸⁵ Voir, surtout pour la langue, les travaux de J. Blau, *Grammar of Medieval Judaeo-Arabic*, 2^e éd., Jerusalem 1980 (en hébreu); idem, *Studies in Middle Arabic and Its Judaeo-Arabic Variety*, Jerusalem 1988; idem, *Emergence and Linguistic Background of Judaeo-Arabic. A Study of the Origins of Middle Arabic*, 3^e éd., Oxford 1999. Il peut être utile de consulter aussi J. Blau, *Grammar of Christian Arabic, Based mainly on South-Palestinian Texts from the First Millennium*, Leuven 1966–67; idem, *Handbook of Early Middle Arabic*, Jerusalem 2002.

¹⁸⁶ E. Geller, *Jidysh*, Warszawa 1994, avec bibliographie.

1	2	3	4	5	6	7
א	א	א	א	א	א	א
ב	ב	ב	ב	ב	ב	ב
ג	ג	ג	ג	ג	ג	ג
ד	ד	ד	ד	ד	ד	ד
ה	ה	ה	ה	ה	ה	ה
ו	ו	ו	ו	ו	ו	ו
ז	ז	ז	ז	ז	ז	ז
ח	ח	ח	ח	ח	ח	ח
ט	ט	ט	ט	ט	ט	ט
י	י	י	י	י	י	י
כ	כ	כ	כ	כ	כ	כ
ל	ל	ל	ל	ל	ל	ל
מ	מ	מ	מ	מ	מ	מ
נ	נ	נ	נ	נ	נ	נ
ס	ס	ס	ס	ס	ס	ס
ע	ע	ע	ע	ע	ע	ע
פ	פ	פ	פ	פ	פ	פ
צ	צ	צ	צ	צ	צ	צ
ק	ק	ק	ק	ק	ק	ק
ר	ר	ר	ר	ר	ר	ר
ש	ש	ש	ש	ש	ש	ש
ת	ת	ת	ת	ת	ת	ת

Fig. 33. Écriture nabatéenne: 1. Elousa, c. 170 av.n.è.; – 2. Aşlah, c. 95 av.n.è.; – 3. Khirbet Abu Ruqaiyiq, cursive, c. 100 av.n.è.; – 4. Wadi Toumilat, c. 77 av. n.è.; – 5. Rabb'el, c. 66 av.n.è.; – 6. Naḥal Ḥever, écriture notariale, c. 100 n.è.; – 7. Naḥal Ḥever, cursive, c. 100 n.è.

VI. Types d'écriture phénicienne

L'écriture proprement phénicienne, qui est à l'origine des autres écritures alphabétiques, a évolué plus ou moins rapidement, selon les régions et les lettres concernées. Par ailleurs, on connaissait la calligraphie à côté de l'écriture lapidaire et on employait, pour la vie journalière, une écriture cursive qui, pour n'être pas encore attestée à l'époque ancienne,

devait néanmoins exister et pourrait soudainement venir au jour, tout comme l'écriture cursive sud-arabique. Elle offrait, plus tard, des différences assez notables sur certains points et l'on a supposé qu'elle était à l'origine de l'écriture grecque¹⁸⁷. En toute hypothèse, il convient de tenir compte de la modification des caractères alphabétiques phéniciens d'un point de vue non seulement diachronique, mais aussi synchronique. Toutes les civilisations écrites connaissent trois types fondamentaux d'écriture : l'écriture monumentale ou lapidaire, la calligraphie et la cursive, mais il existe aussi des cas intermédiaires, par exemple celui d'écriture semi-monumentale ou semi-cursive (*fig. 34*).

1° **Écriture monumentale.** L'écriture lapidaire phénicienne est la mieux représentée de ces trois types d'écriture, surtout si l'on note que l'écriture des inscriptions araméennes et ammonites ne se distingue guère de l'écriture phénicienne avant la fin du VIII^e siècle. Elle est attestée par des inscriptions sur stèles, statues et sceaux, gravées par des artisans spécialisés d'après un modèle établi par un scribe. Cette écriture évolua au cours des âges sous l'influence de la calligraphie et de la cursive, mais elle n'est toutefois pas uniforme à une époque donnée. Ainsi, l'inscription araméenne de Tell Fekheryé atteste la persistance, jusqu'au IX^e siècle, de certains signes graphiques « proto-cananéens », tout au moins en Syrie du Nord. Quant aux inscriptions phéniciennes d'Anatolie, datant du VIII^e siècle, elles témoignent d'une influence précoce de la calligraphie ou de l'écriture cursive. Par ailleurs, certaines inscriptions de Byblos¹⁸⁸ contiennent un *bêth* très particulier, au trait de base tourné vers la droite, tandis que le *heth* comporte, à Byblos, deux ou trois traits transversaux.

2° **Calligraphie.** La calligraphie est l'écriture employée normalement par les professionnels pour rédiger les documents officiels et les actes notariaux ou juridiques. L'emploi phénicien du papyrus ou du cuir comme support de l'écriture, tracée à l'encre à l'aide d'un calame, nous prive cependant de ce genre de textes, écrits à l'encre, forcément délébile, sur des matériaux périssables dont le climat humide des régions habitées par les Phéniciens n'a pas permis la conservation. Cette écriture a cependant dû influencer l'écriture lapidaire du milieu du I^{er} millénaire et les inscriptions puniques de l'Afrique du Nord, caractérisées aux V^e-II^e siècles par des signes élégants aux lignes courbes et arrondies, reflètent certainement l'ancienne calligraphie phénico-punique.

3° **Cursive.** La cursive est née des besoins du commerce, de la comptabilité, des échanges épistolaires, et est caractérisée par sa rapidité d'exécution, sans souci de recherche plastique. La nature souvent provisoire ou éphémère des écrits en cursive invitait à l'emploi d'un matériel moins coûteux que le papyrus ou le parchemin; on fit donc usage de tessons de poterie, d'ostraca et de tablettes de calcaire. Grâce à ces supports de l'écriture, la cursive phénicienne nous est connue, notamment par des ostraca de Sidon et d'Égypte, par des inscriptions sur jarre de provenance très diverse, par les comptes de Kition¹⁸⁹, par deux papyrus d'Égypte¹⁹⁰. Tracée à l'encre, comme la calligraphie, sur un support offrant peu

¹⁸⁷ W. Johnstone, *Cursive Phoenician and Archaic Greek Alphabet*, "Kadmos" 17 (1978), pp. 151-166.

¹⁸⁸ KAI 7-8 = TSSI III, 9-10.

¹⁸⁹ CIS I, 86 = TSSI III, 33.

¹⁹⁰ KAI 50-51.

de résistance, elle a la souplesse d'une écriture courante et est donc caractérisée par un tracé simplifié des lignes courbes, des différences de main et de style, qui rendent souvent malaisée la datation de ces textes. Par ailleurs, la diffusion de l'écriture alphabétique, beaucoup plus facile à apprendre que l'écriture cunéiforme ou hiéroglyphique, eut pour conséquence son emploi sporadique par des mains inexpertes.

let	phén	Phénicien		Carthage	Punique		Néopunique
		lapidaire	cursif		ortho	ortho 63	
a	א	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ
b	ב	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ
g	ג	Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ Ⲁ
d	ד	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ
h	ה	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ		Ⲁ Ⲁ Ⲁ
w	ו	Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ
z	ז	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ
h	ח	Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ
t	ט	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ
y	י	Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ Ⲁ
k	כ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ
l	ל	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ
m	מ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ
n	נ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ
s	ס	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ
c	ע	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ
p	פ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ Ⲁ
q	ק	Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ
r	ר	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ
ss	ש	Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ
t	ת	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ	Ⲁ Ⲁ Ⲁ

Fig. 34. Évolution de l'écriture phénicienne et punique

L'écriture néopunique est essentiellement une écriture cursive¹⁹¹, dont les formes peuvent varier suivant la période et la région. Elle apparaît à Carthage dès la fin du III^e siècle av.n.è., mais est connue surtout par environ 120 inscriptions de Tripolitaine, datant entre le I^{er} siècle av.n.è. et le III^e siècle de n.è., et par quelque 700 inscriptions du Maghreb, postérieures à la chute de Carthage¹⁹². Une des caractéristiques du néopunique est l'emploi de *matres lectionis* qui va de pair avec la décomposition du système phonétique phénicien

¹⁹¹ M.H. Fantar, *Inscriptions puniques en écriture cursive*, "Bulletin des Travaux de l'Institut National du Patrimoine. Comptes rendus" 5 (1990), pp. 69-70 et 84-85.

¹⁹² K. Jongeling, *Handbook of Neo-Punic Inscriptions*, Tübingen 2008.

dans le langage parlé. Une stèle votive de Mididi¹⁹³, datant du I^{er} siècle av.n.è., peut servir ici d'exemple (fig. 35). Son inscription¹⁹⁴ se traduit: «Vœu qu'a voué Tashdabar, fils d'Agasan, à Baal-Hamon: il a entendu sa voix, il l'a béni».

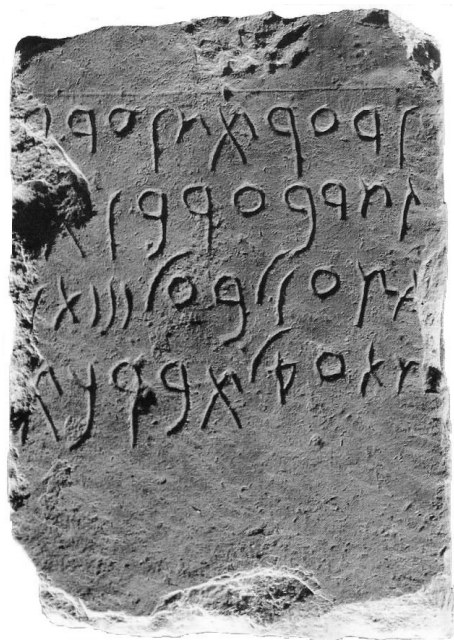


Fig. 35. Stèle votive de Mididi avec inscription néopunique

Les trois types d'écriture phénicienne ont joué un rôle dans la diffusion de l'alphabet. Ainsi, si l'unité fondamentale de l'alphabet proto-grec paraît assurée, malgré les différences de détail et l'existence de deux traditions, celle de *san* et celle de *sigma*¹⁹⁵, les lettres de l'abécédaire copié par les Grecs n'avaient pas un tracé exclusivement monumental ou cursif et ne relevaient pas toutes de la calligraphie. Les trois types d'écriture avaient pu servir d'exemple simultanément, ce qui expliquerait en partie certaines confusions du grec. Si le *sigma*, qui provient du *shin*, porte le nom du *samek*, c'est probablement que, viré en grec de 90 degrés comme le *'aleph*, il avait l'aspect d'un *samek* cursif de l'araméen ancien. Si le *san*, qui dérive du *šadé* cursif porte le nom du *zayin*, c'est peut-être qu'il ressemblait à un *zayin* cursif en *z* viré de 90 degrés. Le signe dérivé du *zayin* monumental reçut alors le nom de *zéta*, c'est-à-dire de *šadé*, et le signe provenant du *samek* fut appelé *xi*, c'est-à-dire *shin*. Par ailleurs, le *iota* et le *tau* grecs ont des antécédents cursifs dans l'écriture sémitique.

¹⁹³ Hauteur: 30 cm; largeur 18 cm; épaisseur 6 cm. Cf. M.H. Fantar, *Carthage. Les lettres et les arts*, Tunis 1991, p. 24.

¹⁹⁴ K. Jongeling, *Handbook of Neo-Punic Inscriptions*, p. 152, n° 20.

¹⁹⁵ L.H. Jeffery, *The Local Scripts of Archaic Greece*, en particulier pp. 25–28.

VII. Nouveaux signes et nouveaux alphabets

La variété des signes offerts par les trois types d'écriture phénicienne n'a pas empêché certaines langues de créer des signes nouveaux, dont on ne trouve pas de prototype dans les écritures phéniciennes, monumentales, cursives ou calligraphiques. C'est notamment le cas en Anatolie pour le signe dit de la flèche («c») qui apparaît déjà dans les inscriptions paléo-phrygiennes de la seconde moitié du VIII^e siècle et sera repris par le lydien, au V^e siècle av.n.è. (fig. 36).

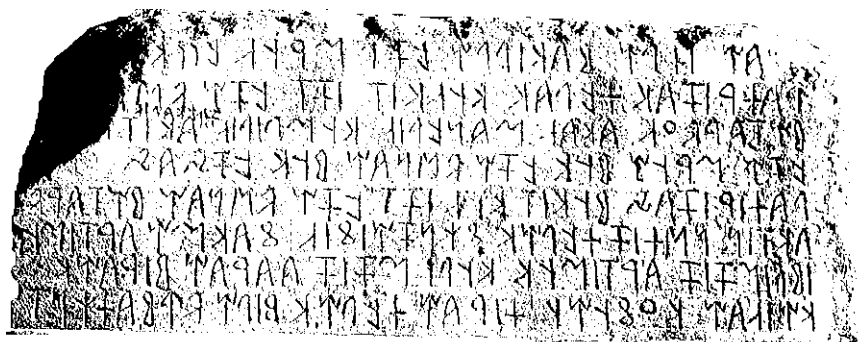


Fig. 36. Partie lydienne de l'inscription bilingue lydo-araméenne de Sardis, datée de 348 av.n.è. (Musée Archéologique d'Izmir)¹⁹⁶

En Occident, un signe nouveau «8» apparaît en étrusque, où il sert à noter la sourde *f* dans les inscriptions plus récentes. L'écriture vénète, basée sur l'alphabet étrusque, se caractérise par un système particulier de ponctuation qui se fonde sur le principe d'un syllabaire : les voyelles qui ne sont pas précédées d'une consonne et les consonnes qui ne sont pas suivies d'une voyelle sont régulièrement inscrites entre deux points¹⁹⁷. Ce système se rencontre aussi dans quelques inscriptions étrusques. D'autres écritures témoignent d'une indépendance beaucoup plus grande à l'égard de l'écriture phénicienne, comme le carien en Orient, les écritures ibériques en Occident et le libyque en Afrique du Nord.

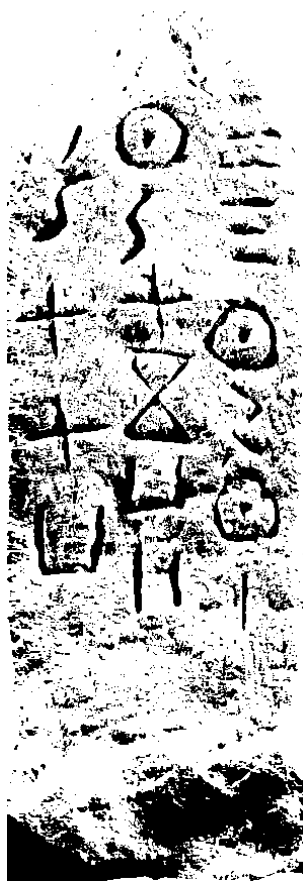
Bien que l'origine phénicienne de l'alphabet libyque puisse se prévaloir de la forme similaire d'environ six lettres et du nom de *tifinay* donné à cet alphabet en touarègue¹⁹⁸,

¹⁹⁶ On peut trouver une transcription chez R. Gusmani, *Lydisches Wörterbuch*, Heidelberg 1964, p. 250, n° 1, et E. Lipiński, *Studies in Aramaic Inscriptions and Onomastics I* (OLA 1), Leuven 1975, p. 154. On trouvera un récent état de la question concernant le lydien et son alphabet de 26 lettres dans M. Popko, *Ludy i języki starożytnej Anatolii*, Warszawa 1999, pp. 136–148; traduction allemande: M. Popko, *Völker und Sprachen Altanatoliens*, Wiesbaden 2008.

¹⁹⁷ M.S. Beeler, *The Venetic Language* (University of California Publications in Linguistics 4), Berkeley-Los Angeles 1949; G. Neumann, *Venetī I., II. Sprache*, dans *Der Kleine Pauly V*, Stuttgart 1975, pp. 1165–1167.

¹⁹⁸ K. Prasse, *Manuel de grammaire touarègue (tāhāggart) I*, Copenhague 1972, p. 146.

on a suggéré récemment que seul le principe de l'écriture alphabétique consonantique a été emprunté aux Phéniciens¹⁹⁹. Bien sûr, l'absence de signes vocaliques, même en position initiale ou dans le cas de prépositions réduites à une voyelle, contribue à renforcer les analogies. Mais il y a plus: pour quelques lettres, telles que des anciennes formes de *t*, *d*, *l*, *š*, *y*, *g*, la similitude est indéniable si l'on compare les signes libyques aux caractères phéniciens de la période antérieure à c. 500 av.n.è. (fig. 37). En tout cas, il ne semble plus possible, aujourd'hui, de dater les premières inscriptions libyques des environs de 150 av.n.è, comme on l'a encore soutenu il y a quinze ans²⁰⁰.



Transcription

[?]	B	H
Y	Y	H
T	T	B
T	S	Y
M	M	B
	W	N

*Les trois colonnes
se lisent de gauche
à droite et de bas
en haut.*

Fig. 37. Stèle funéraire libyque de Maghraoua/Maktar (Tunisie)²⁰¹

¹⁹⁹ S. Chaker et S. Hachi, *À propos de l'origine et de l'âge de l'écriture libyco-berbère. Réflexions du linguiste et du préhistorien*, dans S. Chaker (éd.), *Études berbères et chamito-sémitiques. Mélanges offerts à Karl-G. Prasse* (Ussun amaziɣ 15), Paris-Louvain 2000, pp. 95–111.

²⁰⁰ V. Brugnatelli, *Tifinay e alfabeto etrusco-venetico. A proposito della concezione alfabetica della scrittura*, dans P. Filigheddu (éd.), *Circolazioni culturali nel Mediterraneo antico*, Cagliari 1994, pp. 47–53 (voir p. 47).

²⁰¹ Hauteur 80 cm; largeur 25 à 29 cm; épaisseur 20 cm: *Écriture en Méditerranée*, Tunis 1988, p. 37. Traduction: «Mty[?], fils de Mstyb: Pleure la mort de ce père à moi!». Cf. E. Lipiński, *Vocabulaire funéraire libyque et*

En raison du contexte figuré²⁰², l'inscription du hameau des Azibs n'Ikkis, à 50 km au sud-est de Marrakech, a même été datée avant le VI^e siècle²⁰³, ce qui pourrait indiquer des contacts avec le comptoir phénicien de Mogador, actif aux VII^e–VI^e siècles av.n.è.²⁰⁴ La datation du contexte figuré n'est cependant pas assurée. L'écriture touarègue, qui continue l'ancienne écriture libyque, est employée jusqu'à nos jours (fig. 38).

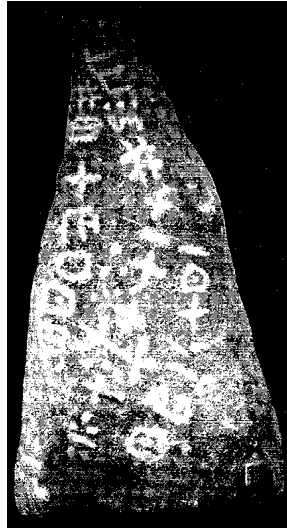


Fig. 38. Stèle avec inscription touarègue de l'Algérie du Sud (Musée d'Alger)²⁰⁵

Il convient de faire encore mention de sept caractères coptes dérivés des hiéroglyphes et ajoutés aux lettres d'origine grecque²⁰⁶, ainsi que de l'alphabet méroïtique. Celui-ci n'est pas issu de l'alphabet phénicien, mais provient directement de l'ancienne écriture égyptienne qui fut, rappelons-le, la source d'inspiration des alphabets sémitiques. L'alphabet méroïtique, utilisé en Nubie, l'actuel Soudan, à partir du III^e siècle av.n.è.²⁰⁷, compte vingt-trois lettres et présente deux types d'écriture. Il est connu aujourd'hui par plus de

afro-asiatique, dans K. Naït-Zerrad (éd.), *Articles de linguistique berbère. Mémorial Werner Vycichl*, Paris 2002, pp. 293–299.

²⁰² J. Malhomme et L. Galand, *L'homme à l'inscription des Azibs n'Ikkis*, "Bulletin d'Archéologie Marocaine" 4 (1960), pp. 411–421; J.-P. Laporte, *Datation des stèles libyques figurées de Grande Kabylie*, dans A. Mastino (éd.), *L'Africa Romana IX*, Sassari 1992, pp. 389–423 (voir p. 392).

²⁰³ G. Camps, *Recherches sur les plus anciennes inscriptions libyques de l'Afrique du Nord et du Sahara*, "Bulletin du Comité des Travaux historiques et scientifiques", n.s. 10-11 (1974-75 [1978]), pp. 143–166 (voir pp. 148–151); idem, *Écritures – Écriture libyque*, dans G. Camps (éd.), *Encyclopédie berbère XVII*, Aix-en-Provence 1996, pp. 2564–2573 (voir p. 2571).

²⁰⁴ F. López Pardo et A. Mederos Martín, *La factoría fenicia de la Isla de Mogador y los pueblos del Atlas*, Tenerife 2008.

²⁰⁵ H.G. Horn et C.B. Rüger, *Die Numider*, Bonn 1979, p. 587.

²⁰⁶ A. Gardiner, *Egyptian Grammar*, pp. 5–6, § 4.

²⁰⁷ S. Wenig, *Meroe, Schrift und Sprache*, dans *Lexikon der Ägyptologie IV*, Wiesbaden 1982, pp. 104–107.

1200 textes (fig. 39). Il eut toutefois une vie relativement brève et son usage cessa vers le milieu du I^{er} millénaire de notre ère²⁰⁸. Les Nubiens convertis au christianisme par l'Église copte d'Égypte²⁰⁹ adoptèrent alors l'alphabet copte, utilisé jusqu'au XIV^e siècle. Il servit ainsi à noter l'idiome paléo-nubien²¹⁰ qui est l'ancêtre direct du dialecte moderne de Mahass-Fadija, parlé au sud de la troisième cataracte du Nil.

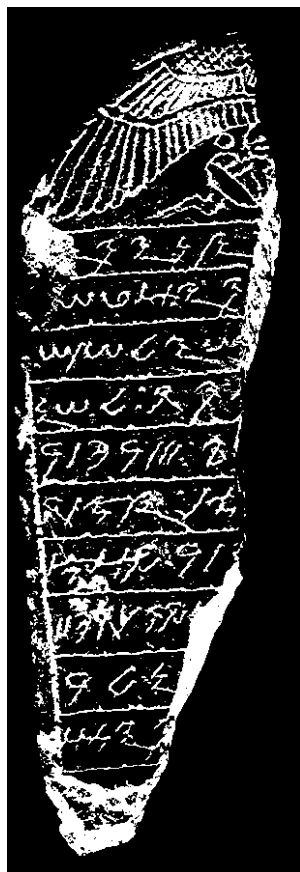


Fig. 39. Stèle méroïtique du roi Natakamani.
(Musée Pouchkine des Beaux-Arts, Moscou)²¹¹

²⁰⁸ C. Rilly, *The Last Traces of Meroitic? A Tentative Scenario for the Disappearance of the Meroitic Script*, dans J. Baines, J. Bennet et S. Houston (éds), *The Disappearance of Writing Systems. Perspectives on Literacy and Communication*, London 2008, pp. 183–205. La langue appartiendrait à la grande famille hamito-sémitique ou afro-asiatique selon A.Yu. Militarev, *Язык мероитской эпиграфики*, “Vestnik Drevney Istorii” 1984-2, pp. 153–170.

²⁰⁹ K. Michałowski, *La christianisation de la Nubie*, dans G. Mokhtar (éd.), *Histoire générale de l'Afrique II*, Paris 1980, pp. 347–362.

²¹⁰ G.M. Browne, *Old Nubian Dictionary* (CSCO 556, 562), Leuven 1996–97.

²¹¹ S. Hodjash et O. Berlev, *The Egyptian Reliefs and Stelae in the Pushkin Museum of Fine Arts, Moscow*, Leningrad 1982, p. 240, n° 177.

Si l'on recherche les raisons du succès extraordinaire de l'écriture alphabétique des Sémites²¹², originaires de Canaan, il faut souligner d'abord sa simplicité qui en facilitait l'usage. Sa diffusion en Occident est due aux relations commerciales des Phéniciens et des Araméens avec la Grèce et l'Anatolie, tandis que son utilisation en Orient, jusqu'aux frontières de la Chine, s'explique par l'emploi de l'araméen dit « d'Empire » dans l'administration des Perses achéménides²¹³. Il est néanmoins surprenant que plusieurs écritures syllabiques ou alphabétiques négro-africaines se soient développées dès la fin du XVIII^e siècle sur les côtes de la Guinée et en pays soudanais²¹⁴. On suspecte à juste titre une influence arabe ou européenne, mais ces écritures ne recourent pas aux symboles de l'alphabet arabe ou latin. La plus connue est l'écriture syllabique vai qui compte plus de cent-soixante signes inventés dans la première moitié du XIX^e siècle par Momolu Doalu Bukere²¹⁵, décédé en 1850. Elle a servi notamment à traduire le Coran et fut utilisée par plusieurs tribus voisines des Vai, qui habitent une région frontalière du Sierra Leone et du Liberia et parlent une langue du groupe Mandingo (fig. 40).

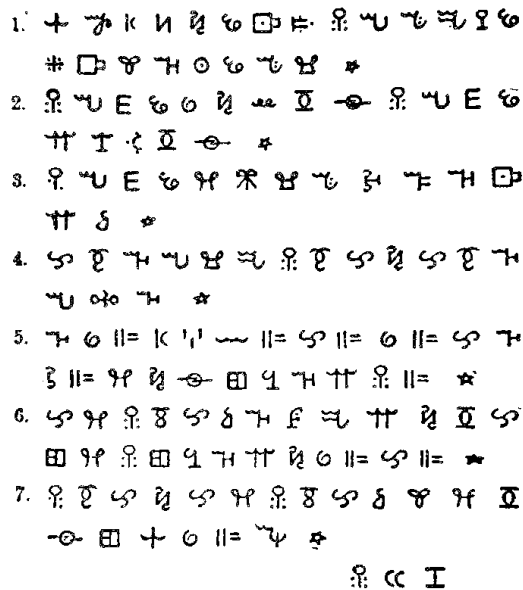


Fig. 40. La Sourate I du Coran en écriture vai (Th. Obenga)

²¹² G.L. Campbell, *Handbook of Scripts and Alphabets*, London 1997, présente plus de quarante alphabets.

²¹³ E. Lipiński, *Araméen d'Empire*, pp. 96–103.

²¹⁴ D. Dalby, *Language and History in Africa*, London 1970.

²¹⁵ A. Klingenheben, *The Wai Script*, "Africa" 6 (1933), pp. 158–171; D. Dalby, *Survey of the Indigenous Scripts of Liberia and Sierra Leone*, "African Language Studies" 8 (1967), pp. 1–51.

Certaines de ces écritures africaines avaient un but magique, comme l'écriture sacrée des Yoruba qui n'a pas été déchiffrée, mais les motifs profonds du phénomène plus général n'ont pas été élucidés d'une manière satisfaisante, bien que l'écriture vai, en particulier, ait connu un usage éminemment pratique, servant à la correspondance, à la tenue des comptes, à la rédaction de lois coutumières, de proverbes, contes et fables.

En revanche, au XX^e siècle, c'est l'alphabet latin qui a été adopté officiellement au Mali et au Niger pour écrire le touarègue, malgré l'invention d'un système de vocalisation de l'écriture *tifinay*. Cette situation rappelle l'emploi de l'alphabet latin sous l'Empire romain pour écrire le punique en Tripolitaine, notamment à Bu Njem, entre 253 et 259²¹⁶, plus tard à Bir ed-Dreder et à Syrte, au V^e siècle de n.è.²¹⁷ Un dialecte punique semble avoir été parlé dans la région de Syrte jusqu'au XI^e siècle de n.è.²¹⁸

²¹⁶ R. Marichal, *Les ostraca de Bu Njem* (Libya Antiqua. Suppl. VII), Tripoli-Limoges 1992, p. 240, n° 146.

²¹⁷ E. Bartoccini, *Scavi e rinvenimenti in Tripolitania 1926–1927*, "Africa Italiana" 2 (1928–29), pp. 187–200. Les inscriptions puniques en alphabet latin ont été étudiées récemment par R.M. Kerr, *Latino-Punic and Its Linguistic Environment*, Leiden 2007.

²¹⁸ E. Lipiński, *Vestiges puniques chez Al-Bakrî*, dans M. Khanoussi, P. Ruggeri et C. Vismara (éds), *L'Africa Romana XIII*, Roma 2000, pp. 283–287.